

Pierre Béhel

**Jusqu'à ce que
la mort nous
sépare**

Roman

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Toute la vie est une affaire de choix. Cela commence par : 'la tétine ou le téton ?' Et cela s'achève par : 'le chêne ou le sapin ?' »

Pierre Desproges

« Vous avez eu à choisir entre la guerre et le déshonneur. Vous avez choisi le déshonneur, vous aurez la guerre. »

Winston Churchill

Cette pique à l'authenticité contestée aurait été adressée à Neville Chamberlain, alors Premier Ministre du Royaume-Uni, juste après la Conférence de Munich, en 1938.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

1

Les pieds nus de Bruno Héricourt s'enfonçaient tour à tour dans le sable fin et chaud. Il faisait jouer ses chevilles et ses doigts pour que le sable puisse se glisser, envelopper puis refluer. Il n'était qu'à un mètre au plus de la limite des vagues, là où le sable était mouillé. Le sable mouillé, cela colle, c'est désagréable. Il préférait jouer avec le sable bien sec qui avait chauffé durant toute la journée et qui allait se refroidir durant la nuit.

Bien qu'il puisse admirer le même spectacle pratiquement tous les soirs, Bruno Héricourt soupira d'aise en regardant le soleil disparaître à l'horizon, loin dans la mer. Il écarta les bras comme si on allait le crucifier mais il se contenta de s'étirer. Puis il rabattit les mains sur son ventre un peu trop rond pour qu'il puisse faire croire qu'il était sportif. Sa peau était bronzée, dorée comme peut l'être celle d'un riche touriste étranger.

Deux barques de pêcheurs en retard venaient du large et passaient à la limite de son panorama. Elles allaient rejoindre le port du village de Samsara où les poissons seraient déchargés, apprêtés et vendus à l'encan. Peut-être certains finiraient dans l'assiette de Bruno Héricourt le soir même. Non, sans doute pas des

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

poissons pêchés par ces marins-là. Ils étaient en retard et l'hôtel avait probablement déjà terminé ses achats. Seuls les autochtones en achèteraient. Mauvaise affaire pour les retardataires : l'hôtel payait mieux mais exigeait à la fois de la qualité et de la ponctualité.

Le spectacle étant fini et le soleil disparu, Bruno Héricourt fit demi-tour. Il regarda sa montre de plongée : il lui restait une petite heure avant d'aller dîner. Il pourrait aller boire un verre au bar de l'hôtel. Ou alors, peut-être...

Le sable fin, c'est joli, mais y marcher est fatigant. Bruno Héricourt était obligé d'appuyer sur ses jambes. Enfin, alors que la pénombre gagnait, il arriva au pied de la petite falaise rouge. Elle n'était pas haute : entre cinq et dix mètres, selon les endroits, dans cette partie de l'île, un peu plus ailleurs. Plusieurs escaliers y étaient percés. Bruno Héricourt se dirigea vers l'un, traversant le champ de transats et de parasols repliés que le personnel de l'hôtel était en train de ranger. Tout devait être rentré pour la nuit. Le lendemain, dès l'aube, transats et parasols seraient de retour sur la plage.

Arrivé en haut de l'escalier, Bruno Héricourt laissa le restaurant sur le côté. Il ne portait qu'un short de bain. Il lui fallait d'abord repasser par sa chambre pour récupérer un T-shirt ou une chemise ainsi qu'une paire de sandales. C'était la tenue minimale que le

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

restaurant exigeait. Le client est roi mais le roi est astreint à une certaine étiquette.

Avant d'aller plus loin, le touriste fit une halte au pédiluve. Il appuya sur un bouton-poussoir et une douchette laissa échapper un petit jet d'eau dédié au nettoyage des pieds ensablés. Sur le côté, une pile de petites serviettes était presque épuisée : les autres clients étaient passés d'abord. La lingère était un peu plus loin : Bruno Héricourt l'aperçut avec une pile de serviettes dans les mains. Elle allait venir recharger la réserve. Il ne l'attendit pas. Il prit l'une des dernières serviettes et essuya ses pieds avant de jeter la serviette sale dans le panier en osier dédié.

Bruno Héricourt remonta alors l'allée en dalles rouges, en légère pente jusqu'à l'hôtel, et passa devant la piscine. Elle était presque vidée de ses nageurs, seuls quelques enfants y jouant encore. A quoi bon une piscine quand l'océan est à quelques mètres ? Cela faisait partie du standing de l'hôtel.

Client habitué, Bruno Héricourt avait eu droit, en cette basse saison, pour un tarif avantageux, à une belle chambre au rez-de-chaussée. L'hôtel était constitué de plusieurs serpents de béton qui couraient, à différents niveaux, le long de la petite colline, première vaguelette d'une série de reliefs qui culminaient avec le vieux volcan éteint. Les chambres du bas, du rez-de-chaussée, étaient les plus luxueuses, les plus proches de la piscine, du restaurant et de la plage.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

L'hôtel s'appelait le Matafaga. Bruno Héricourt l'avait découvert par hasard, quelques années plus tôt. Il avait apprécié l'île de Motu, le village de Samsara et le Matafaga. Depuis, il revenait régulièrement, plusieurs fois par an. Il prenait l'avion à Morbourg, où il résidait en général, dans une vieille maison de famille. Et, une quinzaine d'heures de vol plus tard, sans oublier une escale dans un pays variable selon la saison, il était à Motu. Il y restait à chaque fois environ un mois.

Comme le petit royaume, indépendant depuis une cinquantaine d'années, était le siège de quelques établissements financiers internationaux, les connexions Internet étaient raisonnables. Un peu chères, il est vrai, mais la qualité convenait. Bruno Héricourt pouvait donc travailler depuis sa chambre. Voire, grâce au réseau Wi-Fi de l'hôtel, sur la plage. Et, régulièrement, Bruno Héricourt se demandait pourquoi ne pas s'installer définitivement à Motu. Il pourrait y travailler aussi bien, gagner autant, qu'à Morbourg. Il le faisait, d'ailleurs.

L'une des raisons de son questionnement, outre le soleil, la plage et un niveau d'imposition ridicule, l'attendait, assise sur un banc en pierre devant sa chambre. Toute sourire, la belle autochtone se leva en apercevant son amant et vint l'enlacer. Ils s'embrassèrent. Elle avait une heure avant d'aller travailler comme danseuse au Siva Tuinanau, le club situé pas très loin de l'hôtel. Il avait une heure avant d'aller manger.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

2

Elle s'appelait Lalelei Vao. Elle était danseuse au club Siva Tuinanau. Elle était belle, encore jeune et très souple. Et Bruno Héricourt aimait caresser sa peau douce comme celle des pêches. Quand l'occidental avait usé de cette image, voulant lui faire un compliment, elle n'avait pas compris : elle ne savait pas ce qu'était une pêche. Et les fruits que l'on trouvait à l'état naturel sur l'île de Motu n'avait guère de peau douce.

Il la regardait sourire. Elle était repue mais sans doute moins fatiguée que Bruno Héricourt. Elle était plus jeune. Elle disait que faire l'amour faisait partie de son échauffement avant d'aller danser. Cela l'aidait à être sensuelle, à montrer de la braise dans le regard, à recevoir beaucoup de billets dans son petit panier quand elle passait entre les tables du club. A partir d'un certain montant, elle posait son panier et entamait une danse traditionnelle de séduction autour du généreux donateur.

La tradition est ce qui reste de générations en générations. Elle doit donc montrer une certaine efficacité. Avec Bruno Héricourt, cela avait parfaitement fonctionné. Elle avait séduit le touriste célibataire. Il était gentil. Il lui avait bien plu. Elle

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

l'avait suivi le troisième soir qu'il était venu au club en donnant assez pour avoir sa danse privée.

Il savait qu'un touriste bedonnant est avant tout un porte-feuille. Il ne se faisait pas d'illusion. Elle ne lui en donnait pas. Mais ils s'aimaient bien.

La main de Bruno Héricourt flattait le flanc de la jeune insulaire. Cela semblait lui plaire. Elle alla chercher l'autre main pour la poser sur sa poitrine, sur le sein qui n'était pas écrasé contre le lit.

Puis elle jeta un œil à la pendulette, sur la table de nuit. Elle soupira. Il était temps pour elle d'aller travailler. Elle se leva d'un bond. Elle enfila sa jupe et son haut traditionnels couvrant si peu sa peau dorée, puis des sandales en plastique.

Comme si elle avait oublié quelque chose, elle fit le tour du lit. Bruno Héricourt était encore assis, reprenant doucement ses esprits. Elle vint poser un baiser tendre sur le front du touriste. Puis elle attendit.

Il la regarda sourire, debout devant lui, remettant en ordre sa longue chevelure noire avec ses seuls doigts. Des cheveux si fins reviennent naturellement à leur place. Mais il savait qu'elle était pressée. Il ne devait pas la retarder. Il se mit à genoux devant la table de nuit, cachant la porte du petit coffre fort et surtout son clavier. Il composa le code, ouvrit la porte, se saisit de son porte-feuille, en retira quelques billets (il devrait repasser à la banque avant le

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

lendemain), rangea le porte-feuille à côté de son passeport, referma le coffre et se releva.

Elle jeta un rapide coup d'œil sur ce qu'il lui mettait dans la main. Il y avait plus que d'habitude. Il était content. Alors elle était contente aussi. Elle lui sourit avec plus d'intensité, lui posa deux derniers baisers sur les joues et s'éclipsa avec légèreté.

La porte de la chambre avait claqué depuis plusieurs minutes que Bruno Héricourt regardait encore l'endroit où il avait vu la jolie autochtone trotter en faisant danser son postérieur. C'est un talent. Il finit par soupirer. Il regarda la pendulette. Il pouvait remettre un peu d'ordre dans la chambre et dans son hygiène corporelle avant d'aller dîner.

Pour commencer, il ouvrit en grand le lit. Les sueurs de l'amour sécheraient vite, comme d'habitude. Seule resterait une vague odeur du corps de Lalelei Vao pour l'accompagner cette nuit. A quelle heure se coucherait-il ? Irait-il danser au Siva Tuinanau ? Ou juste y boire un verre en regardant les danseuses ? Non, les jours où travaillait Lalelei Vao, il n'aimait pas aller voir les jeunes femmes réaliser les danses traditionnelles, surtout les danses de séduction autour des touristes qui payaient bien. Bruno Héricourt préférait ignorer si Lalelei Vao avait d'autres amants occidentaux.

Mais pouvait-il se faire des illusions ? Il était évident que, lorsqu'il n'était pas sur l'île de Motu, elle

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

devait suivre à leur hôtel d'autres touristes, comme elle l'avait fait avec lui. Il n'était pas Apollon, il le savait.

Et puis, elle était mariée. Il le savait. Elle n'aimait guère son mari. Il avait été pêcheur et l'avait épousée après un accord entre leurs familles. Elle n'avait que seize ou dix-sept ans. Elle commençait à danser dans les clubs. Pas des clubs aussi luxueux que le Siva Tuinanau. Mais, petit à petit, elle avait progressé et ramené toujours plus d'argent chez elle.

Pas son mari. Il avait eu un accident. Il ne pouvait plus pêcher. Alors il était devenu préparateur de poissons sur le port. Un métier qui rapportait moins. Un métier de pauvre. Un métier où l'on boit du jus de palme fermenté plus que de raison. Heureusement, Lalelei Vao ramenait de l'argent à la maison. Beaucoup d'argent à l'échelle d'une famille pauvre sur une île qui restait globalement pauvre.

Taufaley Vao se méprisait. Il avait raté sa vie. Il gagnait moins d'argent que sa femme, beaucoup moins. Et il n'avait pas d'enfant. Au village, on disait que si l'accident lui avait laissé une jambe raide, sans doute, pour équilibrer, avait-il rendu moins raide une autre partie de son corps. Sur Motu, on croyait beaucoup aux équilibres, aux cycles, aux malheurs induits par les déséquilibres. Taufaley Vao savait ce qu'on disait de lui. Pourtant, il veillait à honorer sa femme presque chaque soir, quand elle rentrait au milieu de la nuit,

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

alors qu'il était presque temps pour lui d'aller au travail.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

3

A cette saison, à l'heure du dîner, le soleil était déjà couché. Et les lampes qui éclairaient les allées de l'hôtel étaient allumées. Il pouvait parfois y avoir un petit vent frais provenant de la mer.

Vêtu d'un jean sombre et d'une chemisette blanche, avec aux pieds des sandales de cuir, Bruno Héricourt se dirigeait vers le restaurant. Il s'était douché, peigné et habillé. Le client est roi mais doit respecter son étiquette. L'hôtel était d'un bon niveau et la direction tenait à ce que les clients fussent toujours dans des tenues appropriées à l'endroit où ils se trouvaient. Pour le restaurant, cela signifiait ne pas être en simple maillot de bain mais convenablement vêtu.

Le soir, en cette saison, cela n'avait rien de désagréable. Lorsque la saison chaude régnait, c'était plus ennuyeux mais, en soirée, de toutes les façons, il faisait toujours un peu frais. Et, le midi, il y avait un barbecue sur la plage où l'on servait des poissons, de la viande et des légumes ainsi que divers desserts basiques, notamment des glaces.

Le vrai restaurant proposait une cuisine plus raffinée. L'endroit était réputé sur l'île comme une très bonne table et il n'était pas rare de voir des officiels venir y dîner. Même si Bruno Héricourt ne l'avait

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

jamais vu au fil de ses nombreux séjours, on disait que, parfois, même le roi Tupu III venait y manger. Et pas nécessairement avec son épouse. Plutôt avec des danseuses. Parfois quelques ministres.

Lorsque Bruno Héricourt entra dans la salle du restaurant, le portier le salua. Mais les serveurs semblaient obnubilés par une table en particulier. On y voyait un autochtone, vêtu d'un costume occidental couvert d'une sorte de châle en tissu traditionnel. Il était seul et dînait en regardant la mer.

Il y avait peu de clients dans le restaurant : la saison était basse et il y avait peu de touristes en ce moment, donc aussi peu de clients à l'hôtel. Alors que la plupart des clients s'étaient installés à des tables les plus éloignées de l'étrange autochtone, visiblement un notable, Bruno Héricourt ne voyait pas de raison de renoncer à sa place habituelle, située à deux petites tables de celle occupée par le centre d'attention de la soirée. Un serveur lui remit aussitôt une carte. Avant qu'il ne s'éloigne, le touriste lui commanda un cocktail dont il avait l'habitude. Puis il regarda la carte. Les plats standards, il les connaissait. Il se concentra sur la petite fiche donnant les plats du jour.

Un sua fanua-sami ? Le nom lui disait quelque chose. Il regarda la description : un ragoût traditionnel de patates douces avec des lardons et du poisson. L'île élevait de nombreux porcs et la viande de ceux-ci entrait dans la composition de beaucoup de plats traditionnels.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Il en était de même du poisson. Bruno Héricourt se souvenait. Il en avait déjà pris plusieurs fois au cours de ses séjours. Un peu épicé mais très bon.

Quand on lui apporta son cocktail avec un petit pot de cacahuètes grillées, il en profita pour commander son plat. Pour le dessert, il opterait sans doute pour une mangue rôtie au sirop de canne et flambée au rhum. Mais il préféra ne pas commander maintenant.

En regardant la mer avec tristesse, il commença à boire son cocktail.

Pourquoi cette mélancolie ? Il avait fait l'amour avec Lalelei et il dégustait un excellent cocktail dans un endroit magique. Que manquait-il à son bonheur ? Peut-être de ne pas pouvoir ignorer que Lalelei réalisait des danses de séduction autour d'autres touristes, plusieurs fois chaque soir où elle travaillait. Il l'aimait, cette fille. Il ne pouvait pas le nier. Et il ne pouvait pas nier qu'il était un idiot. Elle était une danseuse. Elle était mariée. Elle ne partait jamais de sa chambre sans quelques billets. Il savait à quoi s'en tenir.

La saveur sucrée du cocktail ne parvenait pas à lui faire oublier les lèvres sucrées de la fille. Les reflets des lampes dans la vitre séparant le touriste de l'océan semblaient prendre la forme des yeux en amande qu'il connaissait trop bien. Et la nappe rouge de la table avait la couleur de ses lèvres, la nuit sur l'océan celle de ses cheveux.

Idiot, idiot, idiot. C'était une pute, rien de plus.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Il reposa son verre. Il continuait de regarder l'océan au travers de la vitre et de ses reflets. Et un reflet lui sembla curieux. Bruno Héricourt se retourna.

Le notable autochtone était debout, à côté de lui. Il s'inclina légèrement, comme il convient dans la bonne société locale.

« Cher monsieur, vous semblez être bien triste de dîner seul. Et on m'a dit que vous étiez un client très régulier, pour ne pas dire le meilleur client, de cet établissement que je chéris. Que diriez-vous de venir dîner avec moi, à ma table ? Je dîne moi-même seul ce soir et je dois avouer que partager ma table avec vous me ferait un grand plaisir. »

Un peu surpris, d'autant que l'homme s'exprimait parfaitement dans sa langue, Bruno Héricourt resta d'abord coi. Il jeta un rapide coup d'œil vers les serveurs. Ils semblaient terrifiés par ce qui se passait.

Le touriste se leva. Il sembla plus poli de saluer ainsi l'homme. Il s'inclina à la mode locale. Il jeta encore un petit coup d'œil aux serveurs. Plusieurs hochaient la tête, signifiant clairement qu'il serait véritablement pertinent d'accepter. Maintenant.

« Je vous remercie, Monsieur. Je dois admettre que j'ignore à qui je m'adresse... »

« Ah, oui, Monsieur Héricourt, j'oubliais ce détail. Je me nomme Fasmusino Tonu. Alors, dînons-nous ensemble ? »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Avec plaisir. »

Bruno Héricourt raccompagna donc le notable à sa table et s'installa en face de lui. Mais il n'avait pas eu à se présenter. Cela lui sembla pour le moins étrange.

« Excusez-moi, j'espère ne pas être impoli, mais vous connaissiez déjà mon nom ? »

« Bien sûr. Je connais beaucoup de choses sur ce qui se passe dans ce pays. J'en suis ministre... disons, pour rester dans le vocabulaire de votre pays... ministre de la justice et de la sécurité. Parmi mes tâches régulières, il y a le traitement des visas des étrangers voulant visiter notre île. Enfin, la supervision de ce traitement, bien sûr. »

« Ah, je comprends... Mais ne travaillez-vous pas à Laumua, la capitale ? »

« Bien sûr. J'ai un bureau au Palais, comme les autres ministres. Mais il se trouve que j'ai terminé une inspection un peu tard et que j'ai préféré dîner ici. »

« Ah... »

On apporta alors les plats aux deux hommes. L'un et l'autre avaient fait le même choix.

« Très bon choix. Je connais leur sua fanua-sami qui est excellent. Bon appétit, Monsieur Héricourt. »

« Bon appétit, Monsieur le Ministre. »

Le sua fanua-sami était, ce soir, particulièrement fameux. De toute évidence, le cuisinier avait réalisé des efforts particuliers, ajoutant quelques épices

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

supplémentaires par rapport au souvenir de Bruno Héricourt.

La conversation entre les deux clients concerna d'abord des banalités. Le ministre s'enquit de la qualité du séjour de l'étranger, des raisons pour lesquelles il aimait revenir si souvent. Puis, au moment du dessert (tous deux choisirent la mangue rôtie au sirop de canne et flambée au rhum), le ministre but un peu et s'éclaircit la voix.

« Monsieur Héricourt, je ne vous ai pas dit ce que j'avais inspecté à Samsara. Et je dois vous avouer que je ne vous ai pas invité à ma table en toute innocence. Je me suis dit qu'un étranger aurait peut-être une idée qui m'échappe pour résoudre un problème. »

Un temps de silence. Bruno Héricourt resta interrogatif. Il allait enfin savoir pourquoi le ministre s'était intéressé à lui.

« Je suis allé visiter la prison de Samsara, la seule vraie prison de l'île. Elle est située un peu à l'extérieur de la ville, près de l'autoroute qui va vers Laumua et l'aéroport. Vous avez dû passer devant à de nombreuses reprises. Et le quartier des condamnés à mort est archi-comble. S'il y a encore d'autres condamnés, nous ne saurons pas où les mettre. »

« Mais les places ne se libère-t-elle pas au fur et à mesure que... enfin... s'ils sont condamnés à mort... »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Certes. Normalement, un condamné à mort est censé être exécuté. Je vous l'accorde. Mais il se trouve que nous n'avons plus de bourreau, sur l'île, depuis trop d'années. Et en recruter un est... compliqué. Notre religion, comme beaucoup d'autres, interdit de tuer. Mais, comme nous croyons à la réincarnation, le bourreau est censé être particulièrement défavorisé. »

« Je vois plusieurs solutions au problème mais je présume que vous avez déjà songé aux solutions simples... »

« En effet, je vais tout de suite éliminer ce que vous entendez sans doute par solutions simples. Tout d'abord, il est hors de question de modifier nos lois pénales, d'abolir la peine de mort et ainsi de suite. Le roi refuse également de gracier systématiquement les condamnés. Ce serait une manière détournée de réformer une loi pénale traditionnelle. Et le roi ne peut pas enfreindre la tradition. Si les Anciens le constataient, ils pourraient le déposer et transmettre la couronne à son frère. Et le roi déposé s'ajouterait à la liste des condamnés à mort, aggravant mon problème. »

« Et gracier un assassin sous la condition qu'il devienne bourreau ? Son karma étant déjà bien sombre, il n'a plus grand-chose à perdre. »

« Je vous avoue que c'est ainsi qu'a été recruté le dernier bourreau, il y a plusieurs dizaines d'années. Malheureusement, aucun condamné actuel ne veut alourdir son karma. Les missionnaires évangélistes ne

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

nous facilitent pas la tâche : ils ont introduit dans l'esprit populaire l'idée du pardon des péchés sous la condition de la repentance. Et les assassins sont désormais moins enclins à devenir bourreaux, passant plutôt leur temps en cellule en prières pour obtenir le pardon de l'âme de leur victime et des dieux. »

« C'est ennuyeux. »

« Comme vous dites, en effet. C'est ennuyeux. Et il serait encore plus ennuyeux que le mode d'exécution devienne la vieillesse alors que nos lois prévoient la pendaison. Nous devons donc trouver une solution autre que celle d'agrandir la prison. »

« Eh bien... recrutez un bourreau qui ne partage pas votre religion. Un étranger. »

Le ministre sourit.

« Nous y avons songé, en effet. Le roi a donné son accord à cette solution et les Anciens aussi. »

Les deux mangues, le rhum flambant sur elles, furent alors posées sur la table. Les deux convives s'abîmèrent dans la contemplation des flammes et le crépitement du sirop de canne. Le ministre souffla pour achever l'extinction des flammes puis planta sa cuillère dans le fruit avant de déguster.

« Excellent » commenta Fasmasino Tonu.

Bruno Héricourt imita le ministre jusqu'au commentaire. Le reste du repas se déroula avec des banalités et s'acheva par des politesses compassées.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

4

Située très près de l'hôtel, seul un terrain dépendant du Siva Tuinanau l'en séparant, la villa possédait une piscine de bonne taille. Vue sa position, il semblait clair qu'y nager devait donner l'impression de nager dans l'océan : elle était en surplomb de la petite falaise et on y voyait l'horizon.

L'agent immobilier put faire de nouveau visiter intégralement le bâtiment à Bruno Héricourt. C'était sa deuxième visite. La villa était moderne, bien équipée, y compris d'une connexion à la fibre optique du réseau télécom de l'île. Au rez-de-chaussée, la chambre principale, dotée de sa propre salle de bain, disposait d'une baie vitrée donnant sur la piscine et, au-delà, sur l'horizon du soleil couchant.

L'endroit était parfait, à tous points de vue.

« Monsieur Héricourt, je dois attirer votre attention sur un détail afin que nous ne perdions pas de temps, ni vous ni moi. Il est nécessaire, selon nos lois, que vous disposiez de la nationalité de Motu pour devenir propriétaire d'un bien immobilier. »

« Vous me l'avez signalé lors de ma première visite, en effet. Mais il est aussi possible de constituer une société de droit local qui sera la propriétaire du bien avant de me la louer. »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Sauf que vous ne pourrez pas la diriger sans nationalité de Motu. Et qu'il vous faudra donc un associé local. D'expérience, je peux vous dire que ce n'est pas une bonne idée. Les personnages qui servent de complices à ce genre de montages ne sont pas recommandables... Et les étrangers qui ont pris un risque comme celui-là ont généralement tout perdu. »

Bruno Héricourt hocha la tête.

« Je comprends. Je vais mieux me renseigner sur les possibilités d'acquisition de la nationalité mais, en dehors d'une autorisation directe du Roi, c'est assez long et compliqué. »

« En effet. Les lois sont faites pour empêcher que notre petite île ne soit bientôt peuplée que d'étrangers. »

« Puis-je vous demander pourquoi cette villa est toujours en vente alors que cela fait des mois que je l'ai déjà visitée, lors de mon séjour précédent ? »

« C'est très simple à expliquer : son prix est élevé et très peu d'autochtones auraient les moyens de l'acheter. La plupart disposent déjà de maisons à l'intérieur des terres. L'ancien propriétaire est décédé l'an passé et ses héritiers préfèrent vendre, disposant chacun déjà d'une demeure à leur goût. Mais ils ne sont pas pressés. Ils ont les moyens d'entretenir la villa en attendant un acheteur. »

« C'est un bien intéressant, je ne vous le cache pas. Et, pour moi, ce n'est pas très onéreux. L'héritage

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

de mon frère Arnaud vaut plus du double du prix de cette maison et je dispose moi aussi de quelques biens. »

« Je comprends mieux pourquoi vous n'avez pas même essayé de négocier. J'apprécierais beaucoup que vous puissiez effectivement vous porter acquéreur. »

« Je vais réfléchir à la meilleure manière de procéder. Pouvez-vous me tenir informé si un autre acquéreur se présentait ? »

« Les rares candidats ont tous voulu une forte réduction de prix. Ce qui a des conséquences sur ma commission, bien entendu. Vous pouvez donc compter sur moi. »

Après avoir salué l'agent immobilier, Bruno Héricourt sortit. Il regretta d'avoir parlé de son frère. Ses affaires de famille ne concernaient pas un agent immobilier. Il y avait une sorte de malédiction, en plus : ses parents avaient eu un accident de voiture à cause d'un chauffard et ils en étaient morts. Quinze ans plus tard, c'est son frère aîné de trois ans, Arnaud, qui avait chuté d'une falaise dans une voiture avec trois amis, dans un village pas très éloigné de Morbourg, sa ville d'origine. Il y a près de dix ans de cela.

Maussade, renvoyé à des réalités désagréables, Bruno Héricourt se mit à marcher le long de la route vers son hôtel. Passant devant le Siva Tuinanau, il vit une grosse voiture garée là, dans le parking partagé entre le club et l'hôtel. Il y avait un chauffeur en livrée

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

qui attendait, debout à côté de la porte arrière la plus proche de l'hôtel.

Le regard de Bruno Héricourt se porta vers le club. Le matin, il était bien sûr fermé. Mais l'occidental s'arrêta et sembla absorbé par l'observation du bâtiment kitch. Et si la solution se nommait Lalelei Vao ? Elle pourrait être la dirigeante de sa société. Tout d'un coup, Bruno Héricourt eut l'impression d'entendre un million d'alertes. Coucher avec une locale contre de l'argent était déjà peu reluisant mais, en plus, lui confier les clés de son argent... Était-il devenu fou ? Non, l'agent immobilier avait raison : recourir à un prête-nom local était une très mauvaise idée.

Le touriste entendit soudain qu'on l'appelait. Il se retourna vers le parking. Le chauffeur avait ouvert la porte arrière de la voiture et Fasmusino Tonu, qui avait sans doute dormi à l'hôtel, saluait son compagnon de dîner. Bruno Héricourt répondit à la salutation par une respectueuse inclinaison du buste. Mais le ministre lui fit signe d'approcher. Surpris, le touriste obéit.

« Monsieur le Ministre ? »

« Elle est belle, cette villa, n'est-ce pas ? Je vous ai vu en sortir. J'ai failli l'acheter mais je dispose déjà de suffisamment de demeures. Alors, j'ai renoncé. »

Bruno Héricourt ne répondit rien, si ce n'est un petit sourire. Puis il salua poliment le ministre et reprit sa route vers son hôtel. Il était l'heure de travailler.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

5

Partout sur Terre, dès lors qu'il existait une liaison Internet, Bruno Héricourt pouvait gérer ses affaires. Depuis le début de sa carrière, il opérait sur divers marchés, plus ou moins spéculatifs, plus ou moins risqués, en répartissant ses avoirs afin d'optimiser risques et bénéfices.

Comme son frère aîné, il avait d'abord été salarié dans un établissement financier. Mais, depuis qu'il avait cumulé son patrimoine avec celui du défunt, sans oublier l'héritage de ses parents, il avait préféré se créer son propre fonds d'investissement. Modeste, il est vrai, mais suffisant pour lui permettre de générer assez de revenus pour vivre avec une qualité de vie de cadre supérieur.

Le temps où il travaillait une douzaine d'heures par jour, parfois même le week-end, était révolu. Désormais, il s'installait soit dans sa chambre d'hôtel, soit chez lui, et il consacrait quelques heures par jour, le matin, dans l'après-midi et en soirée, au suivi de ses investissements.

Assis sur une chaise confortable, il avait posé son ordinateur portable sur un guéridon de telle sorte à voir la mer à l'horizon. C'était ainsi, quand il était à Motu, qu'il aimait travailler. Pourquoi ne pas toujours

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

faire ainsi ? Pourquoi ne pas s'installer à Motu ? Pourquoi revenir à Morbourg, dans sa maison de famille, et rester dans un petit bureau sombre avec, comme seul horizon, un jardin clos de hauts murs sous un ciel gris ? Pourquoi rester seul à Morbourg alors que, à Motu, il y avait Lalelei Vao ?

Bruno Héricourt regardait les colonnes de chiffres sur son écran d'ordinateur mais il avait, ce jour là, réellement du mal à s'y intéresser. Tout se déroulait conformément à ses plans. Il n'avait pas besoin de modifier ses placements. Il s'intéressait, depuis quelques temps déjà, aux placements sur Motu. Il investissait dans la bourse locale, assez rentable mais peu liquide et à la merci de violents retournements. Ainsi, il avait acheté des actions de son hôtel, le Matafaga, du club Siva Tuinanau, de pêcheries... Investir dans ce que l'on aime est rarement une bonne idée. Mais c'était, pour lui, de petites sommes.

Finalement, il préféra éteindre son ordinateur et ruminer tout en regardant la mer. Oui, il devait s'installer définitivement sur Motu. Et, pour cela, il devait obtenir la nationalité locale, acheter la villa à côté, vivre davantage avec Lalelei Vao...

Des vœux. Des souhaits. Des désirs. Voilà ce qu'étaient ces prétendues décisions. Et il le savait.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

6

Après avoir fait l'amour avec cet étranger qu'elle aimait bien, Bruno Héricourt, Lalelei Vao était partie travailler. C'était la dernière fois qu'elle le voyait. Du moins jusqu'au prochain retour sur l'île de cet homme riche. Il allait prendre l'avion le lendemain soir.

Puis elle avait dansé sur la scène plusieurs fois. Elle était la plus âgée des danseuses : les autres s'arrêtaient en général bien plus jeune, dès le premier enfant, vers vingt ans, ou quelques années plus tard. Mais, dès le premier, avec la coupure dans l'exercice professionnel et même dans l'entraînement, il fallait renoncer au Siva Tuinanau. Si l'on voulait continuer de danser, il fallait retourner dans des clubs moins prestigieux. Et on gagnait de moins en moins d'argent en allant, à chaque grossesse, dans un club plus minable. Jusqu'à finir entraîneuse dans un bar à filles. Ou bien simple serveuse de restaurant. Ou mère au foyer quand on avait la chance d'avoir un bon mari.

Son patron lui disait régulièrement qu'il ne pourrait pas la garder dès qu'elle danserait moins bien, c'est à dire dès que le chiffre d'affaires généré baisserait. Mais, ce soir encore, le panier s'était bien rempli de billets. Elle avait dansé pour plusieurs vieux

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

messieurs. Elle n'avait rien dit quand deux avaient glissé une main sur sa cuisse. Et elle avait encore ramené le panier le mieux garni de toutes les danseuses. A presque trente ans. La moitié du panier était pour elle, l'autre pour le patron du club : c'était la règle.

Pas question que cela s'arrête. Pas question d'avoir des grossesses. Pas question d'être encombrée d'enfants d'un homme qu'elle méprisait même s'il était son mari. Quant à ses parents, tant pis. Elle avait des sœurs, elle avait des frères, elle avait des foules de neveux et de nièces. Le devoir familial était rempli.

Ses parents, comme ses beaux-parents, regardaient bizarrement son mari Taufaley Vao. Et quand Lalelei Vao était interrogée sur les capacités de l'homme, elle ne répondait pas ou bien, si elle était forcée, elle disait un simple « c'est mon mari » résigné. Ses beaux-parents étaient les plus furieux quand elle répondait de la sorte. Après tout, le doute remettait en cause leur capacité à engendrer un véritable homme, même si le problème provenait bien sûr de son accident.

Dans le vestiaire, tandis que toutes les filles buvaient de l'eau fraîche, Lalelei Vao plongea une main discrètement dans son sac à main. Elle avait la dextérité nécessaire, après toutes ces années, et put extraire une pilule d'une plaquette bien cachée. Elle se retourna sous un prétexte quelconque pour l'avalier et but ensuite une grande rasade d'eau.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

7

Une nouvelle fois, Bruno Héricourt regardait le soleil monter dans le ciel, derrière l'hôtel. L'astre serait, à midi, pile au-dessus. Ensuite, il descendrait lentement vers la mer. Mais, cette fois, Bruno Héricourt ne serait plus là pour le voir. Il avait récupéré son linge à la blanchisserie de l'hôtel. Son avion partirait en début de soirée. Il devait libérer la chambre rapidement. Puis, il prendrait un taxi pour l'aéroport où il traînerait dans les bars en travaillant plus ou moins, se connectant à Internet avec le Wi-Fi public. Encore un départ, encore des soupirs, toujours des regrets.

Traînant sa grosse valise à roulettes, il se dirigea vers le comptoir. Normalement, il avait déjà tout réglé mais il devait restituer la clé de la chambre et signaler son départ. La réception se chargerait de lui appeler un taxi sauf si la voiture de l'hôtel était disponible.

Un homme en uniforme de policier attendait au comptoir. C'était un autochtone plutôt plus grand que la moyenne, pas trop jeune mais visiblement sportif, pas un policier de commissariat de province traitant sans zèle les plaintes de touristes ayant perdu un bagage. Son uniforme n'était pas la tenue d'intervention, plus une tenue de cérémonie avec fourragères colorées. Et il était seul.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Quand Bruno Héricourt eut rendu la clé et qu'il demanda à la réception un taxi, le policier claqua des talons et salua. Le réceptionniste sursauta et, en tremblant, fit signe à Bruno Héricourt de se retourner. Le policier avait toujours la main pointée sur son béret.

Bruno Héricourt s'inclina courtoisement, à la mode locale, sans rien dire.

« Monsieur Héricourt, Monsieur le Ministre Fasmasino Tonu m'a demandé de vous emmener. Pour votre dernier jour, il vous invite à une visite originale. Je me chargerai ensuite de vous conduire à l'aéroport. Monsieur le Ministre tient à vous assurer que, quoiqu'il arrive, vous ne raterez pas votre avion. Des ordres ont été donnés et, si nécessaire, le vol vous attendra. »

Le policier avait débité son discours en utilisant la langue de Bruno Héricourt. De toute évidence, il avait réalisé des études à l'étranger. Il était jeune mais plusieurs galons ornaient déjà ses épaulettes.

« Je tiens à remercier Monsieur le Ministre... »

« Suivez-moi, je vous prie. »

Le policier empoigna les bagages du touriste et se dirigea vers la sortie. Bruno Héricourt suivit passivement. Que faire d'autre ? Il n'allait pas se battre avec ce policier pour récupérer ses valises ! Et même s'il ignorait ce que signifiait cette étrange invitation, il ne pensait pas que, si quelque chose lui était reproché, un policier seul et en grand uniforme serait venu l'arrêter.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Ils montèrent dans la voiture du ministre qui attendait devant l'hôtel. Bruno Héricourt la reconnut, ainsi que le chauffeur qui leur ouvrit les portières. Mais le ministre n'était pas à bord. Le touriste et le policier partagèrent la très confortable banquette arrière tandis que le chauffeur démarra rapidement.

Le policier ne dit plus un mot. Le chauffeur non plus.

Le véhicule s'engagea sur l'autoroute vers la capitale et l'aéroport. Mais, rapidement, il la quitta dès la première sortie. Il se dirigea vers la prison de Samsara. Plus les hauts murs sombres s'approchaient, plus Bruno Héricourt était nerveux. Quand la voiture franchit le sas de grandes portes métalliques qui permettait d'entrer dans le périmètre fortifié, de grosses gouttes de sueur froide perlaient dans le dos du touriste.

Le véhicule s'arrêta dans la cour d'honneur. Plusieurs personnes en uniforme attendaient autour du ministre Fasmasino Tonu. Celui-ci était tout sourire, comme quelqu'un joyeux d'avoir fait une bonne farce.

Et c'est le ministre lui-même qui ouvrit la portière au touriste tandis que le policier descendait seul de son côté avant de disparaître.

« Mon cher Bruno Héricourt, je vous souhaite bien le bonjour ! »

« Monsieur le Ministre... Je dois avouer que je suis surpris de... »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Avouez que vous n'avez jamais visité notre prison ni, peut-être, aucune autre prison en activité. Je sais que vous n'en avez jamais été pensionnaire dans aucun pays. Je me suis dit qu'une visite vous intéresserait donc beaucoup. »

« Certes, vous piquez ma curiosité... »

Bruno Héricourt était blême. Il le sentait. Le ministre devait le voir. Quel était le sens de cette sinistre farce ?

Un homme en uniforme, le plus âgé, probablement d'une cinquantaine d'années, vint saluer militairement Bruno Héricourt en se présentant. Il parlait aussi la langue du touriste mais avec un fort accent et des hésitations qui n'étaient pas sans rappeler la manière de parler de Lalelei Vao.

« Monsieur Bruno Héricourt, je suis Malosi Moksha, le directeur de la prison de Samsara, la seule véritable prison de notre île. Je suis fier de vous y accueillir. Nous avons rarement des visiteurs qui ne sont que de passage, en dehors de Monsieur le Ministre, bien entendu. »

Il rit d'une manière contenue, comme il se doit en bonne compagnie. Il était un peu bedonnant, sans doute un effet de l'âge, mais il était aussi clair qu'il avait été un homme musclé. Peut-être même avait-il été un commando ou quelque chose comme cela. Il portait des bajoues et une fine moustache qui renforçaient une apparence de notable. Tous ses cheveux étaient encore

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

noirs et pas la moindre trace de début de tonsure n'était visible.

Le petit cortège s'ébranla. Il comprenait le directeur, Bruno Héricourt et le ministre au premier rang. Plusieurs officiers et hommes en armes suivaient.

La visite fut guidée par le directeur, le ministre l'interrompant juste pour souligner tel ou tel aspect qui servait l'image du pays. Les prisonniers étaient, sur Motu, bien mieux traités, selon lui, que dans de nombreuses autres îles de la région.

Bruno Héricourt visita ainsi le centre de gestion des entrées et des sorties, le parloir, la cantine et plusieurs couloirs de cellules. A la demande du directeur, on en ouvrit une dans un couloir dédié aux femmes. La détenue était allongée sur un grabat mais, quand on ouvrit la porte, elle se jeta sur le sol, se releva et se mit au garde-à-vous en criant un numéro dans la langue locale puis se tut et attendit.

La cellule était sombre, les murs crasseux, la fenêtre munie de barreaux, étroite, en haut du mur extérieur, permettant à peine d'apercevoir le ciel. Au fond, un trou servait de toilettes et un petit robinet permettait sans doute de se laver et de boire.

Le directeur posa avec autorité deux questions de suite dans la langue locale. La détenue répondit en restant au garde-à-vous mais en regardant les pieds du directeur. Puis on referma la porte. Le directeur traduisit l'échange à l'attention du touriste.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Cette détenue a été condamnée à cinq ans de prison pour vol. Elle couchait avec des touristes contre de l'argent et profitait de leur sommeil pour les dépouiller. Pour son malheur, elle s'en est pris à un champion de karaté qui se reposait sur notre île. Elle n'a pas eu le loisir de s'échapper avec son butin comme à son habitude. »

Était-ce un avertissement détourné ? Bruno Héricourt se le demanda. Le ministre devait savoir qu'il couchait régulièrement avec une danseuse autochtone.

Le cortège parvint dans le quartier des condamnés à mort. Rien, a priori, ne distinguait ce couloir de cellules d'un autre, si on excepte un plus grand nombre de grilles pour y accéder.

Mais, au bout, à travers une porte métallique ouverte, on voyait une petite pièce. Et dans cette petite pièce, on apercevait une corde avec sa boucle caractéristique. On s'apprêtait à pendre un condamné.

On ouvrit une cellule. Un vieillard était assis sur son grabat. Il reposa le livre qu'il lisait sur la pile, à la tête du lit. Avec lenteur, il se leva pour faire face aux visiteurs. Il se mit plus ou moins au garde-à-vous. De toute évidence, l'homme était perclus de rhumatismes. Il annonça son matricule. C'était sans doute la règle de la prison. Il fit le tour du cortège des visiteurs en regardant chacun l'un après l'autre. Mais son regard revint ensuite se poser avec insistance sur Bruno Héricourt. Le détenu lui sourit en inclinant la tête,

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

brièvement, dans un salut amical. C'était le seul étranger, la seule anomalie dans un tel cortège officiel.

Deux gardes allèrent dans la cellule menotter le condamné les mains dans le dos puis lui lier également les chevilles de telle sorte à lui permettre de marcher mais pas de courir. Sans même attendre que les gardes ne l'emmènent, le condamné sortit de la cellule et se dirigea vers la pièce du fond.

Le cortège le suivit comme s'il poursuivait simplement la visite. Personne ne songea à se saisir du détenu. Personne ne parlait.

Après avoir franchi la porte ouverte, le condamné s'arrêta devant la corde. Il la regarda de bas en haut, en soupirant. Et il attendit. Le cortège se répartit tout autour de la pièce. Bruno Héricourt sentait la nausée monter en lui. On allait tuer un homme devant lui. Un garde ferma la porte métallique.

Le ministre vint prendre amicalement Bruno Héricourt par l'épaule pour l'amener au plus près du condamné. Celui-ci le regarda dans les yeux et sourit.

« Ce condamné, Monsieur Héricourt, est très malade. Il souffre atrocement et il risque de mourir de sa maladie sous peu. Il est donc très urgent de réaliser son exécution. Il ne serait pas acceptable que sa maladie soit à l'origine de sa mort. »

Bruno Héricourt tressaillit. Comprenait-il enfin ce qu'on attendait de lui, un étranger qui n'avait pas peur pour son karma ?

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Je suis un criminel » dit le condamné dans la langue de Bruno Héricourt avec un fort accent et en hochant la tête. Il se confessait. « J'ai tué deux touristes pour les dépouiller. J'ai appris leur langue pour les prier de me pardonner. Depuis bientôt douze ans que je croupis ici, je n'ai eu le sentiment d'avoir été exaucé que depuis que l'on m'a annoncé ma mort prochaine. Désormais, je suis prêt. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir procéder rapidement. Ce n'est pas un moment agréable. »

Bruno Héricourt tremblait. Le ministre lui tapota légèrement dans le dos, amicalement.

« Prenez la corde et passez la boucle autour du cou du condamné. Ensuite, serrez. »

Comme un zombie, le touriste obéit. Que pouvait-il faire d'autre ? Il vit que la corde était artificiellement tenue courte depuis le plafond : un long rouleau de corde était posé sur la poutre où elle était fixée, juste maintenu par une fragile ficelle qui romprait au premier choc. Spontanément, le détenu avança pour être au milieu de la trappe qui se découpait dans le sol.

« Si vous voulez bien, désormais... »

Le ministre montra à Bruno Héricourt un levier sur le côté de la trappe. Il était orienté à quarante-cinq degrés. Sans réfléchir, le touriste tira et amena le levier au même angle dans l'autre direction. La trappe s'ouvrit et le condamné y disparut en silence.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

8

Il pleuvait. Bruno Héricourt regardait par la fenêtre l'eau inonder la courette cernée de murs sur laquelle donnait la fenêtre de son bureau. Il s'était aménagé cette petite pièce en bureau dans sa maison familiale. Et, depuis le matin, il peinait à travailler.

Depuis deux jours, il était revenu à Morbourg. Il avait beaucoup dormi, dans l'avion puis chez lui. Il avait beaucoup bu d'alcool, aussi. C'était la première fois qu'il tentait de travailler depuis son retour.

Il avait tué un homme.

C'était aussi simple que cela. Quelques mots. Rien que quelques mots. Des mots terribles, bien sûr, mais de simples mots. Pourquoi craignait-il ces mots ?

Il revenait du paradis et avait transformé celui-ci en enfer. Il rêvait d'une île paradisiaque, de l'amour d'une jeune et magnifique autochtone, du soleil. Et il avait tué un homme dans un bâtiment sinistre, sombre et puant.

Il se souvenait du silence. Combien de temps, ce silence ? La corde avait juste glissé de son logement. Et puis, d'un coup, elle s'était tendu. Il y avait eu un bruit, comme quand on pince une corde d'un instrument mal accordé. Il avait cru entendre un craquement. Peut-être était-ce son imagination. Ou bien le cou du condamné.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Il y avait eu une oscillation. D'abord rapide puis lente. Le silence régnait dans la pièce. La corde s'était immobilisée.

Un garde avait ouvert la porte métallique et tout le monde était sorti. Bruno Héricourt avait regardé le ministre. Celui-ci lui avait rendu son regard avec une évidente allégresse ou reconnaissance ou encore les deux.

Le directeur avait entraîné Bruno Héricourt jusqu'à son bureau. Ils y avaient été seuls. Le ministre avait disparu, les gardes aussi. Le directeur l'avait fait asseoir dans le fauteuil et lui avait servi à boire. Une boisson locale, un distillat de vin de palme avec des fruits écrasés et du sucre de canne.

« Merci » lui avait dit Bruno Héricourt.

« C'est nous qui vous remercions, Monsieur Héricourt. Vous nous avez sortis d'une situation très gênante. »

Que s'était-il passé ensuite ? Il avait été reconduit à l'aéroport, dans une voiture de police. Un officier l'avait accompagné. Il avait passé tous les contrôles à une vitesse fulgurante et, dans l'avion, fut surclassé. Les hôtesse furent obséquieuses. On lui avait donné à boire sans mégoter.

Désormais, il était revenu à Morbourg et il ne lui restait que ses souvenirs. Le craquement. Il était sûr que ce n'était pas un effet de son imagination.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

9

Depuis plusieurs jours, aucun touriste n'avait essayé de coucher avec elle et très peu de vieillards libidineux avaient glissé une main sur sa cuisse en déposant un gros billet dans son panier. Avant de quitter le club, après avoir salué ses collègues danseuses, Lalelei Vao passa aux toilettes.

Elle urina puis s'essuya avec un morceau de papier. Une fois le papier jeté, elle ne tira pas de suite la chasse d'eau. Elle ramena ses doigts au niveau de son sexe, se caressant le clitoris pensivement.

Une petite nouvelle de quinze ou seize ans, qui n'avait dansé qu'à peine un an dans un autre club où elle avait appris le métier, avait récolté plus d'argent que Lalelei Vao dans son panier. Elle avait réalisé plus de danses privées. Elle avait du talent, Lalelei Vao en convenait. Et elle était très belle, très séduisante, très aguicheuse. Surtout, elle avait la moitié de son âge.

Pas de doute : Lalelei Vao ne pourrait pas éternellement repousser l'échéance. Elle sentait de plus en plus ses difficultés à réaliser certains mouvements. Elle prenait de l'âge. Et son sourire, ses seins fermes et sa silhouette parfaite ne seraient bientôt plus suffisants.

Elle se rhabilla, se lava les mains et quitta le club. Il ne restait qu'un ou deux clients au bar que le

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

directeur tentait de jeter dehors. Lui aussi voulait aller dormir.

La lune était pleine et éclairait la nuit. Lalelei Vao marcha vite pour rentrer chez elle. La maison qu'elle avait achetée pour elle et son mari était dans une petite rue, pas très loin du port. Elle était construite essentiellement en bois, comme la plupart, mais elle possédait un sous-sol en béton. Ce socle solide constituait aussi un abri, en cas d'ouragan. Tout ce qui était précieux pouvait y être abrité. Il y avait toujours des réserves de biscuits et des bouteilles d'eau potable.

Elle ne pouvait pas trop tarder. Son mari détestait quand elle rentrait une fois qu'il était parti travailler. Il n'avait jamais été réellement violent, tout au plus des menaces, une ou deux fessées presque érotiques. Il savait qu'il devait l'essentiel de ses revenus à sa femme. Il savait que la maison lui appartenait. Il savait qu'il ne pouvait pas se permettre de la perdre. Or, depuis quelques années, le divorce était possible sur l'île. Et comme Lalelei Vao n'avait toujours pas d'enfant, elle pourrait aisément prendre ce prétexte en étant approuvée par tout le monde.

Quand elle arriva chez elle, la pièce principale était allumée, comme la chambre. Son mari s'était préparé son casse-croûte, stocké dans le panier à couvercle posé sur la table. Il en avait l'habitude.

Elle franchit la porte en posant son sac à main sur le guéridon. Taufaley Vao vint la prendre par la

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

taille avec ses deux mains. Puis il l'embrassa lentement, goulûment, comme on déguste un fruit bien mûr.

« Tu as bien travaillé ? » lui demanda-t-il enfin.

« Oui » répondit-elle sèchement en se libérant de l'étreinte de son mari. Elle ouvrit son sac pour en retirer plus d'argent que l'homme ne gagnait en un mois.

« Les touristes sont toujours généreux avec toi. »

« De moins en moins. De jeunes danseuses commencent à gagner plus que moi. Bientôt, l'abondance sera terminée. Le nier est inutile. »

« Pourtant, tu es toujours aussi belle qu'au premier jour que je t'ai prise dans mes bras. »

Lalelei Vao sourit. C'était le seul compliment que son mari savait dire. Il le répétait presque tous les jours. Elle se disait qu'il était trop subtil pour qu'il l'ait inventé. Sans doute une idée de sa mère. Elle emporta son sac et l'argent dans la cave. Mais, avant de disparaître dans le petit escalier en béton, elle appuya avec son index sur le nez de son mari en lui souriant.

« Va te préparer dans la chambre. Il faudra faire vite. Après, tu dois aller travailler. »

Taufaley Vao sourit. C'était un code que sa femme utilisait presque tous les jours. C'était clair et explicite sans être grossier. Une expression de femme. A sa place, l'homme aurait été plus direct, genre « va te mettre nu, je range mes affaires et je viens baiser. »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Dans le sous-sol, Lalelei Vao composa le code du coffre-fort qu'elle avait acheté plusieurs années plus tôt. Elle y rangea l'argent en complétant une pile et en créant une nouvelle pile de billets. Puis elle indiqua le chiffre du jour avec le cumul dans un petit carnet. A l'échelle du pays, elle commençait à être riche. Dans quelques semaines, elle se rendrait à la banque, dans la capitale, et y déposerait un nouveau gros paquet d'argent. Elle se ferait accompagner par deux de ses frères pendant que son mari serait au travail. Elle regarda le chiffre indiqué sur le dernier relevé de compte et celui indiqué dans le carnet pour faire une addition. Lalelei Vao sourit de contentement. Tout cela lui appartenait. A elle seule.

Elle referma le coffre, brouilla la combinaison et remonta. Elle marqua un petit temps d'arrêt en soupirant avant d'entrer dans la chambre en souriant.

La lumière était allumée. Taufaley Vao souriait, nu, le phallus bien dressé tandis qu'il regardait son épouse avec appétit. Elle lui sourit et vint l'enserrer dans ses bras pour l'embrasser tout en lui saisissant son phallus d'une main. De sa langue comme de ses doigts, elle savait flatter le désir masculin.

Bientôt, ils furent sur le lit et Lalelei Vao gémissait comme elle avait appris à le faire pour que les hommes soient contents. Son mari allait et venait, persuadé que, cette fois, il allait l'engrosser. Il ne pouvait en être autrement.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

10

Depuis un mois, le temps était gris quand il ne pleuvait pas. Cela n'améliorait pas le moral de Bruno Héricourt. Il ne travaillait guère. Ses revenus baissaient. S'il ne se reprenait pas, il ne pourrait pas se payer autant de séjours sur Motu.

Sur son bureau, il laissait traîner un article de presse, imprimé. Il datait d'environ trois semaines et relatait la protestation d'associations de défense des droits de l'homme auprès du roi de Motu. Elles regrettaient la reprise des exécutions après plus de dix ans de moratoire. Le roi avait rappelé qu'aucun moratoire n'avait été décidé et que la suspension des exécutions était fortuite, liée à l'absence de bourreau.

Cela faisait tellement d'années, à Morbourg, que la peine de mort n'existait plus que Bruno Héricourt eut du mal à se souvenir de toutes les bonnes raisons en faveur de l'abolition. D'un autre côté, enfermer des gens dans une petite cellule sombre et puante jusqu'à la fin de leur vie, n'était-ce pas davantage cruel que de les pendre ? Le condamné qu'il avait exécuté l'avait prié de le faire. Il l'avait aidé à mourir. Ce n'était pas un assassinat mais une assistance au suicide.

Quand il songeait à Motu, Bruno Héricourt se perdait dans ses souvenirs. Il pensait d'abord au soleil,

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

à la plage, au restaurant de l'hôtel. Puis il se rappelait sa chambre, son lit et Lalelei Vao. Il se caressait souvent l'entrejambe quand il arrivait à ce niveau de ses souvenirs. Puis, le rêve devenait cauchemar. Il n'avait pas rêvé. Le bruit. Le cou du condamné avait craqué. Il l'avait tué.

Par masochisme, peut-être, il s'entraînait à faire et défaire des boucles et des nœuds de corde pour pendre. Il lisait tout ce qu'il pouvait trouver sur le sujet des exécutions en général, des pendaisons en particulier. Oui, le cou devait craquer. Le condamné mourait alors instantanément, comme s'il avait été décapité, sans souffrir. Apprendre cela rassura Bruno Héricourt. Le condamné avait cessé de souffrir grâce à lui. Il l'avait libéré, quelque part.

Et puis, un jour, le matin de bonne heure, le téléphone sonna. Bruno Héricourt décrocha pour entendre une voix chantante qu'il reconnut aussitôt et le glaça.

« Monsieur Héricourt, ici Fasmusino Tonu. Vous vous souvenez de moi, j'espère ? Désolé d'appeler un peu tôt chez vous mais, ici, il est assez tard. »

« Monsieur le Ministre, que me vaut... »

« Vous nous avez bien aidés et le roi tenait à vous remercier par ma voix. Je crois savoir que vous aimez séjourner longuement sur notre île même si cela n'est pas forcément bon marché, même pour vous. »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« C'est malheureusement exact et quelques déconvenues récentes vont fortement limiter mes séjours, je le crains. »

« J'en suis désolé pour vous mais j'ai une solution à vous proposer. Je précise que je parle non seulement en mon nom mais aussi au nom du roi avec qui j'ai récemment discuté de la situation. Je comprends que vous deviez repasser chez vous, à Morbourg, pour traiter vos affaires. Aussi, je vous propose de séjourner un mois sur deux à Motu. »

« Ce serait avec plaisir mais je n'en ai plus les moyens, Monsieur le Ministre. »

« Je précise que le roi vous invite, tous frais de voyage et de séjour inclus. Bien entendu, les faux frais locaux comme les sorties en club restent à votre charge. »

« Je présume que vous attendez quelque chose de moi en contrepartie... »

« Pas grand'chose à vrai dire. Une heure de votre temps, deux peut-être, par semaine. Pour un petit travail que vous avez montré savoir faire. »

« Tuer des gens ? »

« Mener des exécutions de condamnés à mort pour être tout à fait exact. »

« Ce n'est guère un loisir agréable. »

« J'en conviens, d'où notre difficulté à recruter un... disons... un opérateur. »

« Et pourquoi j'accepterais votre proposition ? »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Selon mes renseignements, vous avez déjà commencé à investir sur Motu. De petites sommes, je vous le concède. Mais y habiter, être propriétaire... Le roi est d'accord pour vous accorder la citoyenneté qui vous permettra de vous installer définitivement, avec les avantages fiscaux induits que vous connaissez bien. »

« Une fois cette nationalité acquise... »

« Je me suis arrangé avec les propriétaires de la villa qui vous tente. Ce sont des amis d'amis. Tout le monde se connaît sur une petite île comme Motu. Ils s'engagent à ne pas la vendre avant un an et à vous garder un droit de préemption. Nous avons un... disons... un stock. Il reste dix-neuf condamnés à mort. Les vingt cellules du quartier dédié de la prison étaient pleines mais l'une s'est libérée grâce à vous. A raison d'un par semaine, il vous faudra cinq mois, tous frais payés, la plage, l'hôtel en pension complète et les autres loisirs inclus. Plus cinq autres mois, en alternance, dans votre pays pour gérer vos affaires et préparer votre emménagement sur Motu, cela nous fait dix mois. Au terme de ce stock, vous aurez votre nationalité. »

« Et ensuite ? »

« La paye d'un tel opérateur est de l'ordre d'un salaire moyen mensuel par... acte. Je vous laisse réfléchir et je vous rappelle demain. Au revoir. »

Le téléphone fut raccroché aussitôt.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

11

Il embrassait bien et il était convenablement doté par la nature. Lalelei Vao se redressa en gardant le phallus en elle, rejetant ses bras en arrière, posant ses mains sur les genoux de son amant. La position mettait bien en valeur sa poitrine. L'homme s'assurait d'ailleurs de la fermeté de celle-ci tandis que la danseuse faisait jouer à son bassin une petite danse en forme de huit horizontal tout en sachant se soulever et se rabaisser aux bons moments. Elle n'oubliait pas non plus de gémir. L'homme semblait apprécier.

Venu plusieurs fois au Siva Tuinanau, il avait acheté chaque soir une danse privée de Lalelei Vao. La veille, il l'avait attendue à la sortie des artistes, à la fermeture de l'établissement. Ils avaient marché ensemble, avaient un peu parlé. Puis ils s'étaient embrassés. Et ils s'étaient donné ce rendez-vous, au Matafaga.

Il était jeune médecin, à peine plus âgé que la danseuse, installé dans la capitale comme associé d'un autre médecin plus âgé. Mais il voulait créer son cabinet. Il lui semblait intéressant de le faire à Samsara. Il avait pris une chambre au Matafaga pour pouvoir se promener tranquillement, visiter chaque quartier,

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

jauger le potentiel de chacun. Il en profitait pour prendre quelques jours de vacances.

Elle accélérait le rythme, préférant haleter plutôt que gémir. Lui, il avait renoncé à éprouver la fermeté de la poitrine ou du postérieur de la danseuse et il s'accrochait au lit des deux mains, comme si les draps risquaient de s'enfuir ou lui de s'envoler. Il s'était mis à gémir. Puis à râler. Enfin, il eut une grande expiration.

Satisfaite, Lalelei Vao continua quelques mouvements du bassin tandis qu'elle sentait le phallus progressivement retrouver sa placidité. Enfin, elle s'allongea sur l'homme, le couvrant de son corps, l'embrassant partout sur le visage et lui caressant les cheveux.

Ils roulèrent ensemble dans le lit, s'enserrant l'un l'autre dans leurs bras mélangés, s'embrassant partout, riant. Elle tira rapidement le drap sur eux. Il ne fallait pas qu'ils prennent froid. Elle avait à travailler, ensuite.

« Je possède une maison solide, sur un socle maçonné, dans le port. Et je pourrais acheter une autre maison pour que tu y installes ton cabinet. Tu pourrais me faire de beaux enfants. »

« Les danseuses gagnent donc autant d'argent ? »

Elle se contenta de sourire pour toute réponse.

« Mes parents ne voudraient pas que j'épouse une danseuse. Et ma clientèle non plus. Mais, si ma

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

future épouse, avec qui je suis fiancé, n'est pas très perspicace, peut-être pourrais-je continuer de venir te voir. J'ai beaucoup aimé nos ébats. Toi aussi, j'espère. »

Il lui caressait la joue comme on caresse le dos d'un bon chien qui ramène bien les pantoufles de ses maîtres et leur fait la fête quand ils arrivent chez eux. Lalelei Vao avait perdu son sourire instantanément. Il fut bouche bée devant l'impression de colère qui émanait de la fille qui venait de jouir sur lui.

« Pour toi, je ne suis donc qu'une putain qu'on baise à la demande ? »

« Mais, je n'ai pas dit ça... »

Rejetant vivement, presque violemment, la main de son amant du jour, Lalelei Vao s'écarta de ce corps qui, désormais, le dégoûtait. Elle se retourna, s'assit et se leva. Elle s'habilla rapidement et fit le tour du lit. L'homme l'avait suivie du regard sans comprendre.

Elle se planta devant lui et tendit la main.

« Puisque je ne suis qu'une putain pour toi, tu sais ce qu'il faut faire. »

Il se redressa dans le lit, voulut lui saisir cette main tendue, effacer la colère du visage angélique. Elle manifesta son agacement, dégagea sa main et la retendit.

« Dépêche toi, il faut que j'aille travailler. Il faut que j'aille exciter d'autres hommes. »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Comprenant qu'il devait s'exécuter, il se saisit de son porte-feuille, posé sur la table de nuit, à côté de son téléphone mobile. Il en retira des billets, hésitant à donner une partie plus ou moins importante de la somme conséquente. Lalelei Vao saisit le tout et le rangea dans son sac à main.

« Pour ce prix là, je peux envisager de coucher de nouveau avec toi un jour où je ne serai pas avec un autre client. »

Elle quitta la chambre en saluant vaguement l'homme. Celui-ci la regarda s'en aller, en silence. Il avait payé fort cher une bonne putain. C'était cher, très cher. Mais c'était une bonne putain, une vraiment bonne putain. Il finit par exploser de rire tout en se caressant l'entrejambe pour réanimer ses souvenirs.

Pendant ce temps, Lalelei Vao s'éloignait d'un pas rapide. Elle avait envie de pleurer. Elle n'était donc qu'une danseuse, une putain. Elle pourrait être deux ou dix fois plus riche que cela ne changerait rien. Ce jeune médecin avait été grossier mais d'autres clients du club, avec qui elle avait couché au fil des années, lui avaient tous fait comprendre la même chose. Jamais elle ne ferait un bon mariage avec un homme digne de ce nom, avec un homme qui serait digne de lui faire des enfants.

Devait-elle se résoudre à donner des enfants à son mari actuel ? Quand céder ? Quand renoncer à son métier, à sa passion ? Elle se promit que, jamais, elle ne

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

danserait dans un club de moindre classe. Si elle perdait son emploi, elle s'arrêterait et deviendrait mère.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

12

La fille était allongée, les jambes bien écartées. Elle gémissait à peine. Mais elle souriait, elle souriait, elle souriait, à droite, à gauche, elle tournait la tête à un rythme lent. Son regard ne visait rien, ses yeux étaient vides. Et sa bouche entrouverte aspirait de l'air par lapées.

Glissant sa main dans les cheveux blonds mi-longs qui tombaient normalement sur les épaules, Bruno Héricourt fit une grimace. Les cheveux étaient un peu gras. Il poursuivit néanmoins son mouvement jusqu'à embrasser le front de la jeune fille. Il espérait qu'elle était bien majeure comme elle lui avait dit.

C'est difficile d'en être certain quand on a affaire à une fille quasi-squelettique, blafarde et visiblement bourrée de substances illicites. Après s'être déshabillée, elle avait d'ailleurs absorbé des choses dont Bruno Héricourt voulait tout ignorer. Elle lui avait proposé une gélule, il avait poliment refusé.

« T'as tort, mon chou. C'est super de baiser sous son effet. »

Il avait été dubitatif et il l'était encore plus en s'activant entre les cuisses de la fille. Il ignorait où était l'esprit de cette fille mais visiblement pas dans son corps. Elle ne devait pas profiter de grand'chose, même

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

si Bruno Héricourt était conscient de ne pas être forcément un amant parfait ou un Don Juan devant lequel une fille de cet âge se pâmerait.

L'homme poussa un dernier râle. Puis il cessa ses allers et venues.

« T'as fini, mon chou ? »

Il acquiesça en silence.

« C'était bien, merci. T'aurais dû prendre la gélule. Tu aurais vu aussi combien c'était super. »

Il se retira. Elle vérifia, par réflexe, que le préservatif était toujours en place et accompagna de ses doigts la sortie définitive du phallus. L'homme roula sur le côté dans le lit, pour souffler. Il regarda la fille. Désormais, elle était immobile, bouche ouverte, tête appuyée contre un oreiller repliée et tournée vers le pied du lit, le regard vide, les yeux dans le vague, comme si elle était une automate en panne. Il prit un peu peur, tout de même. Mais elle respirait. Et elle avait refermé ses jambes. Ses deux bras étaient posés sur le lit, presque le long de son corps.

Bruno Héricourt voulut refermer le lit en ramenant sur leurs deux corps la couette. Mais, tout d'un coup, la fille sembla se réveiller.

« Non, je ne reste pas. J'ai à faire. Merci pour tout. Si on se recroise, ça sera avec plaisir. »

Elle tourna la tête vers l'homme et lui sourit, un sourire forcé, mécanique. L'esprit semblait être revenu, le regard présent.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Puis elle se leva et se rhabilla avec ses affaires jetées sur le sol, ne prêtant plus la moindre attention à l'homme. Elle enfila la lanière de son sac à main puis vérifia qu'elle y avait bien rangé l'argent que l'homme lui avait donné. Elle sourit. Puis elle quitta la chambre en récitant « salut, à la prochaine, n'hésite pas si tu repasses dans le coin, c'était super. » Elle ne l'avait même pas regardé pour lui parler. Il ignorait son nom. Elle ignorait celui de l'homme.

Des filles droguées, comme ça, on en trouvait dans certains quartiers de Morbourg, dans des bars où il suffisait de s'installer au comptoir, de regarder les filles attablées et d'attendre. Un peu d'argent et elles couchaient avec le bourgeois qui finançait leur drogue.

Il fallu plusieurs minutes pour que Bruno Héricourt se rende compte qu'il avait froid. Il rabattit la couette sur lui : plus personne ne stoppait son geste. Puis il arracha le préservatif qui couvrait encore son phallus, prenant garde de ne pas salir les draps. Un petit nœud et le latex conserverait la semence inutile.

Etait-il fier de lui ? Non. Il avait presque envie de pleurer. Cela faisait longtemps qu'il n'avait plus couché avec des filles droguées comme ça. Depuis qu'il allait sur Motu, depuis qu'il couchait avec Lalelei Vao. Elle lui manquait. Et, désormais, il savait qu'il ne pourrait plus se passer d'elle.

Voilà qui scellait son destin. Quand Fasmusino Tonu l'avait rappelé, il lui avait demandé une semaine

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

de réflexion, expliquant que, s'il acceptait, c'était le reste de sa vie qu'il engageait. Le ministre avait affirmé comprendre. Et il acceptait d'attendre. Avait-il le choix ? Mais il semblait, au ton de sa voix, prendre ce délai pour un refus. Et, en tel cas, le gouvernement de Motu serait de nouveau dans l'embarras.

La tradition, c'est le nom que l'on donne aux actes stupides que rien ne justifie plus. Mais Motu semblait prisonnier de cette tradition. Bruno Héricourt devait-il les aider dans cette voie ? Tuer des gens.

Il essayait de rationaliser, de se dire que ces gens verraient en fait leurs souffrances s'abrèger, que s'il ne cédaient pas, d'autres finiraient bien par céder. Il était horrifié par la peine de mort, par ce que cela signifiait en termes de barbarie. Il se souvenait du bruit. Il ne l'avait pas imaginé. Le cou du condamné s'était rompu. Il savait qu'il avait déjà pris sa décision. Tuer des gens.

Bruno Héricourt regarda sa montre posée sur la table de nuit. Il fallait qu'il se dépêche : il ne disposait de la chambre d'hôtel que pour une heure. Sinon, ça serait plus cher. Ici, on payait. On ne tuait pas de gens.

Il ne voulait plus coucher avec de petites droguées. Il voulait revoir Lalelei Vao. Il voulait la garder avec lui. Il voulait vivre sur Motu, au soleil, définitivement. Il voulait tuer des gens.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

13

Le panier se remplissait de moins en moins. Lalelei Vao commençait à sérieusement s'inquiéter au moment des comptes. Le directeur caressait désormais plutôt la joue d'une des petites jeunes récemment arrivées au Siva Tuinanau au moment du décompte. Et, en regardant le panier de Lalelei Vao, il soupirait. Dans le classement des danseuses, elle chutait lentement, inexorablement.

Depuis le jour où elle avait couché avec le jeune médecin, l'entrain n'était plus là. Elle avait perdu le feu sacré, le feu qui faisait s'agiter son corps pour enflammer les hommes qui la regardaient.

Il lui restait un espoir : que Bruno Héricourt revienne. Elle aimait coucher avec lui. Il lui donnait envie de séduire toute la gente masculine de l'île, du monde, de l'univers. Pourtant, avec lui, il était clair qu'elle était une putain qu'il payait. Mais elle aimait ça.

Quand elle rentrait chez elle, son mari lui faisait l'amour, tous les jours, sans exception. Mais même lui s'était rendu compte qu'elle n'avait plus le feu sacré. Elle ne parvenait plus à simuler une pleine jouissance, à s'intéresser à l'homme qui s'activait sur elle.

Il lui avait demandé ce qui n'allait pas. Elle lui avait répondu qu'elle était fatiguée en ce moment.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Il avait alors imaginé qu'elle était enceinte, que la malédiction était levée. Il en avait parlé avec sa mère. Elle s'était réjouie de la possibilité mais refusait de se prononcer avec certitude. Une fois son fils parti, la vieille femme avait été moins positive en racontant la scène à son mari. Peut-être que leur belle-fille était en effet fatiguée, en fait désespérée de ne pas avoir d'enfant. Peut-être avait-elle appris, auprès d'un médecin ou d'un guérisseur, qu'elle ne pourrait pas en avoir et qu'elle le cachait à son mari pour ne pas être répudiée et couverte de honte.

Mais, discrètement, dans le vestiaire du club, Lalelei Vao prenait tous les jours sa pilule. Pour l'heure, pas question de tomber enceinte. Même si l'échéance où un choix s'imposerait se rapprochait.

Après plusieurs jours de faible récolte d'argent dans son panier, après avoir surpris des sourires moqueurs chez les jeunes danseuses, elle retrouva un feu. C'était le feu de la colère. Il sembla consumer les hommes qu'elle foudroyait du regard. On lui acheta de nombreuses danses privées. Des mains se glissèrent sur ses cuisses.

Ce soir là, elle redevint la danseuse ramenant le plus d'argent. Ce soir là, le directeur lui sourit et lui caressa la joue. Ce soir là, elle retrouva sa fierté. Elle se jura de ne plus la perdre.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

14

A l'arrivée à l'aéroport de Laumua, la capitale de Motu, Bruno Héricourt n'eut pas besoin de chercher un taxi. Un chauffeur du gouvernement l'attendait. Encore une fois, les procédures furent fortement accélérées.

En le déposant, le chauffeur lui demanda si venir le chercher à neuf heures lui convenait. Le touriste lui répondit que cela n'était pas nécessaire : il se rendrait à la prison à pieds. Et il retrouva rapidement, fatigué par le voyage, sa chambre au Matafaga. Le personnel de l'hôtel était plus obséquieux encore que d'ordinaire.

Une nuit. Bruno Héricourt s'endormit sans difficulté. Mais il se réveilla plusieurs fois. Il avait fait des cauchemars, il le savait. Et puis il y avait le décalage horaire.

Il se leva de bonne heure grâce à son réveil, alla prendre son petit déjeuner au restaurant, comme d'habitude, puis s'habilla convenablement. Il avait prévu, cette fois, un pantalon sombre et une chemise blanche. S'il avait un regret concernant le premier homme qu'il avait tué, c'était sa tenue de touriste.

Enfin, il se mit en route. Il voulait franchir les quelques centaines de mètres séparant le Matafaga et la prison à pieds. Il voulait en profiter pour visiter le

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

village de Samsara, ce qu'il n'avait plus fait depuis longtemps.

Il passa par le port. Il ne connaissait pas Taufaley Vao, sinon il l'aurait reconnu en train d'aider à préparer les bateaux partant à la pêche et de transporter les paniers de poissons qui étaient déchargés des navires revenus au petit matin. Bruno Héricourt regarda, un étrange sourire sur les lèvres, tous ces gens qui travaillaient durement pour gagner quelques sous.

De la même façon, il ignora passer à quelques dizaines de mètres de la maison de Lalelei Vao. Il n'emprunta pas sa rue mais une avenue plus large qui permettait de rentrer dans les terres. Au bout de quelques centaines de mètres, l'homme quitta l'avenue et opta pour une rue qui desservait l'entrée de la prison.

Les hauts murs étaient toujours là. Il se présenta à la petite porte, à côté du sas destiné aux véhicules. Il n'eut qu'à montrer son passeport pour qu'on le fasse aussitôt entrer. Un gardien l'accompagna comme un visiteur de marque. Ils durent traverser ensemble le bâtiment où se trouvait le parloir pour se retrouver dans la cour d'honneur. Bruno Héricourt reconnut l'endroit où Fasmusino Tonu l'avait attendu.

Le touriste et le gardien pénétrèrent dans l'un des bâtiments où se trouvaient les cellules. Ils montèrent les escaliers. De toute évidence, le directeur avait été prévenu. Malosi Moksha attendait à côté de la pièce où

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

se trouvait la corde, déjà en place. Plusieurs gardiens l'entouraient.

En voyant la porte ouverte et, au-delà, la corde, Bruno Héricourt eut une sorte de nausée. Il s'arrêta un court instant. Malosi Moksha s'approcha alors de lui pour le saluer. Il lui tendit une petite fiole.

« Buvez en un peu » lui confia-t-il discrètement.

Après avoir retiré le bouchon, Bruno Héricourt obéit. C'était l'eau de vie locale. C'était fort. De quoi se donner du courage. Après trois gorgées, le touriste rendit la fiole à son propriétaire en le remerciant.

Sur un signe du directeur, deux gardiens se dirigèrent vers une cellule. Ils l'ouvrirent. Dedans, une femme était déjà debout. Elle cria son matricule et sortit. C'est dans le couloir que les gardiens la menottèrent avant de l'emmener vers la petite pièce.

Glissant un bras amicalement autour des épaules de Bruno Héricourt, Malosi Moksha l'entraîna dans la suite du petit cortège.

« Cette femme n'est pas la plus ancienne condamnée mais elle a insisté pour être rapidement exécutée. Son avocat a plaidé auprès du roi qui a donné son accord. Elle est la seule femme de ce couloir. Sa présence nous posait toute une série de problèmes pratiques. Alors, j'ai appuyé sa demande. Cela ne vous gêne pas de ne pas... traiter... les condamnés dans l'ordre d'ancienneté ? »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Non, pas du tout » confirma Bruno Héricourt, un peu surpris de la question. Il venait tuer des gens dont il ignorait tout. Homme, femme, jeune, vieux, anciens, bizuths, qu'importe !

La femme tremblait. Elle était immobile devant la corde. Les gardiens l'avaient laissée là. La porte fut fermée. Bruno Héricourt enfila la corde autour du cou de la femme. Celle-ci, enfin, osa le regarder et prononcer un mot qui signifiait merci. Bruno Héricourt lui sourit puis serra le nœud. Tel un gentleman faisant rentrer une lady dans un bel endroit, il fit avancer, avec douceur, la femme jusqu'au milieu de la trappe. Il veilla alors à sortir les cheveux de la prison de la corde.

Respirant fortement par la bouche, la femme, désormais, pleurait. Elle était terrorisée.

Bruno Héricourt se dirigea vers le levier. Il regarda Malosi Moksha. Le directeur regarda sa montre une première fois. Il fit un signe à l'exécuteur pour lui dire de patienter. Quelques minutes de silence. Seuls les pleurs de la femme s'entendaient.

Une deuxième fois, Malosi Moksha regarda sa montre. Il regarda Bruno Héricourt en hochant trois fois la tête. Le touriste répondit en hochant une seule fois la tête. Il déglutit. Il inspira fortement. Il bloqua sa respiration. Et il tira sur le levier.

La femme disparut aussitôt.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

15

L'argent fait des petits sans qu'on ait à le nourrir, le brosser, l'abriter, le soigner... Tout au plus fallait-il le protéger des prédateurs. C'est un élevage plutôt simple, en fait. Bruno Héricourt travaillait peu depuis un moment. Mais l'argent faisait pas mal de petits tout seul. Après une période compliquée, les investissements opérés généraient de nouveau des revenus acceptables. En le constatant, le touriste retrouva le sourire.

Après être rentrée à pieds de la prison, tranquillement, comme il était venu, il avait connecté son ordinateur et réalisé quelques arbitrages. Il venait juste de tuer une femme, c'était tout. Une prise de bénéfice limitée lui permettait d'assurer son train de vie sur Motu jusqu'à son retour à Morbourg. Quelques placements n'étaient plus très pertinents et il envisageait de transférer les fonds pour des investissements sur Motu. La société qui possédait le Matafaga et le Siva Tuinanau était cotée en bourse, sur le marché local. Le rendement était raisonnable même si les titres n'étaient pas très liquides. Il avait déjà acquis quelques actions. Il pourrait en acheter d'autres.

Il éteignit son ordinateur et le rangea dans le coffre fort, dans la table de nuit. En se retournant, il

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

poussa un cri. Il avait eu peur. Une corde, qui servait à tirer un épais rideau occultant devant la baie vitrée, pendait. Une corde. Rien qu'une corde droite. Mais, un court instant, Bruno Héricourt avait cru y voir une boucle, un nœud coulant, un corps de femme au cou brisé. Il avait cru entendre la corde qui glisse contre la poutre, le choc de la chute qui s'arrête et tend le fil du destin, le craquement.

Il s'assit un instant sur le lit. Son cœur battait la chamade. Il se gifla en s'insultant à voix haute : « imbécile ! ». C'était juste la corde du rideau.

Il avait à se rendre à la prison une fois par semaine. C'était tout. Inutile d'y penser plus que nécessaire. Il tuait des gens seulement une fois par semaine. Il continuerait à tuer des gens une seule fois par semaine.

Assis sur le lit, il posa ses mains sur ses genoux, les paumes tournées vers le ciel. Il se força à inspirer à fond en regardant dans le néant. Puis il souffla pour purger au maximum ses poumons. Il recommença l'exercice une dizaine de fois. Son rythme cardiaque redevint normal.

Il retira sa chemise, son pantalon, ses sous-vêtements... Puis il enfila son short de bain.

Pieds nus, il sortit de sa chambre, verrouilla la porte et se dirigea vers la plage. La pierre des dalles commençait à chauffer au soleil. L'astre était presque à

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

la verticale de l'hôtel. Le bar et le petit restaurant devaient être ouverts sur le sable.

Il laissa donc le restaurant gastronomique, où il ne pouvait pas rentrer dans cette tenue légère, et il descendit l'escalier. Ses doigts de pieds, spontanément, commencèrent à s'amuser dans le sable fin.

Les cuisiniers commençaient à faire griller des poissons sur une sorte de barbecue, sous la toile de tente qui les abritait. A cette saison, il y avait peu de clients. Un couple âgé était installé au bar et discutait tranquillement en sirotant des cocktails. Quelques autres clients, plutôt d'âges mûrs, étaient dispersés sur les chaises longues.

Bruno Héricourt marcha droit vers l'océan. Il ne ralentit ni en sentant le sable devenir compact à cause de son humidité, ni même en pénétrant dans l'eau. Dès qu'il y eut suffisamment de profondeur, il se jeta vers l'avant et se mit à nager. L'eau était chaude. Motu n'était-il pas une annexe du paradis ? Que le nageur dut tuer des gens pour y vivre n'était pas un vrai problème.

Alors qu'il était éloigné un peu du rivage, Bruno Héricourt remplit ses poumons d'air et plongea. Il s'assit sur le fond sablonneux. Puis il se força à ouvrir les yeux. Le ciel dansait au-dessus de sa tête, à peine un ou deux mètres au-dessus de sa tête. Il resta immobile, retenant sa respiration. Mais les poissons n'approchaient tout de même pas. Ils lui tournaient autour. C'était beau.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Puis il sentit qu'il était nécessaire qu'il remonte à la surface. C'était son destin. Encore une fois, il se laissa entraîner par celui-ci. Bruno Héricourt fit surface et respira à fond pour bien réoxygéner son corps, quelque chose qu'une femme au bout d'une corde ne pouvait plus faire.

Alors, en bon touriste, il nagea vers la plage. Il avait faim. Mais, avant d'aller manger, il fit un passage au bar. Mangue, lait de coco, sucre de canne, rhum : son cocktail favori. Et puis il se souvint des odeurs de ce qui grillait sur le barbecue. Il en avait l'eau à la bouche. Il nagea plus vite.

Ses pieds retrouvèrent le sol solide avant que le corps ne put s'extraire de l'eau. Bruno Héricourt quitta l'océan pour retrouver la compagnie des hommes. La compagnie des humains vivants.

L'avantage des hôtels dits « all inclusive », c'est à dire « tout inclus », c'était précisément que tout était inclus. Inutile de penser à payer. Inutile de penser à une addition. Il suffisait de commander, d'attendre d'être servi, de boire, de manger.

Mangue, lait de coco, sucre de canne, rhum : il dégusta le cocktail avec lenteur, assis sur chaise longue redressée. Il y avait sans doute aussi un trait de citron. Face à lui, il y avait l'océan. Au-dessus de lui, il n'y avait aucun dieu pour le juger, juste le soleil.

Il se surprit à sourire puis à rire tout seul. Il venait de tuer une femme. Il sirotait son cocktail sur la

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

plage. Il venait de tuer une femme. Rien n'entachait la beauté du paradis.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

16

Par delà l'horizon de l'océan, le soleil était parti éclairer d'autres îles, d'autres pays, d'autres paradis et peut-être même l'enfer. Il éclairerait bientôt Morbourg, la petite maison avec sa courette, un bureau où le propriétaire travaillait sur son ordinateur. Non, pas en ce moment. Le propriétaire était sur Motu. Il avait revêtu une chemise, un pantalon, des sandales. Il dînait au restaurant gastronomique.

Il avait choisi un sauté de poulet aux arachides avec des épices locales et une purée de patates douces. Cultiver des patates douces, cela ne devait pas être difficile. Il y avait la place dans le grand jardin de la villa qu'il allait acheter.

Seul à sa table, il regardait l'océan en mangeant. Il n'était pas triste : il souriait. Il appréciait le plat. Il le dégustait. Il était heureux d'être vivant pour boire et manger. Il était heureux de ne pas avoir le cou enserré par une corde et de ne pas chuter à travers une trappe qu'un touriste ouvrait.

Surtout, il avait envie de voir Lalelei Vao. Il préféra donc un dessert léger, une sorte de mousse au chocolat parsemée de morceaux de mandarines confites, le tout posé sur un biscuit feuilleté.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Puis il se leva et se dirigea vers la sortie. Il fit cependant un crochet pour dire quelques mots au serveur. Il lui dit qu'il avait très bien mangé, que les plats étaient particulièrement succulents ce soir là. Obséquieusement, le serveur s'inclina pour remercier. Mais Bruno Héricourt n'était déjà plus là.

Il passa par sa chambre pour récupérer un peu d'argent liquide avant de sortir de l'hôtel. Il n'avait que quelques mètres à parcourir. Le bâtiment du Siva Tuinanau était juste là, à un instant de l'hôtel. Même un touriste totalement saoul pourrait aller de l'un à l'autre sans se perdre.

Bruno Héricourt pénétra dans le bâtiment kitch. Une jeune danseuse terminait son numéro sur scène. Il la regarda vaguement. Elle fit un petit tour rapide dans la salle mais il y avait encore peu de clients. Son panier ne fut guère rempli. Elle disparut rapidement dans les coulisses.

Il s'installa à une table près du bar, un peu dans l'ombre. C'était une table cerclée sur la plus grande partie de sa circonférence par une banquette de velours rouge. Mais il restait largement la place, si l'on s'asseyait dans l'ouverture, pour bénéficier d'une danse privée. En général, c'était plutôt une table choisie par les couples, qui regardaient le spectacle de loin, pas par des hommes célibataires venus admirer les danseuses.

Mais il y avait peu de clients et beaucoup de places étaient libres. A peine Bruno Héricourt s'était-il

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

installé qu'une serveuse se présenta. Elle allait lui donner une carte mais il lui fit un geste de dénégation.

« Meainu Fa'afefete, faamolemole. »

Le « faamolemole » était une formule de politesse. Le Meainu Fa'afefete, il ne savait pas trop ce que c'était mais il aimait. La serveuse s'inclina et disparut. Elle revint peu après avec un grand verre rempli d'un liquide dont la teinte était masquée par les lumières colorées du Siva Tuinanau. Bruno Héricourt lui régla aussitôt la consommation.

La musique, discrète, se fit soudain plus forte. Une nouvelle danseuse se présenta sur scène. Elle était mignonne, Bruno Héricourt en convenait. Elle bougeait bien mais il lui manquait quelque chose. Elle réussit à vendre une danse privée pour une tablée de touristes américains très bruyants où l'on rit beaucoup quand l'un des mâles bénéficia de la présence rapprochée de la danseuse. Puis la musique redevint douce.

Meainu Fa'afefete. Bruno Héricourt dégustait l'étrange breuvage. Quelque chose l'interpella. Il n'y avait jamais fait attention. Soudain, il comprit. C'était du Meainu Fa'afefete qu'il y avait dans la bouteille de Malosi Moksha, le directeur de la prison. Bruno Héricourt reconnaissait le goût.

Un court instant, il eut du mal à respirer. Il crut même voir une corde jaillir du plafond. Une corde avec une femme au bout, un cadavre de femme. Mais il but de nouveau et toutes les illusions s'évanouirent. C'était

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

bon. Cela brûlait le palais et la gorge. C'était tout ce qui comptait. Bruno Héricourt aimait le Meainu Fa'afefete.

Puis la musique redevint forte. Cette fois, sur scène, c'était le tour de Lalelei Vao. Bruno Héricourt la regarda. Elle semblait avoir changé. Là où elle n'était jadis que douceur et charme, elle ne proposait plus que de la sauvagerie, de la colère.

En descendant de scène, elle réalisa un tour complet de la salle, visitant chaque table. Et son panier se remplissait bien. Elle réalisa plusieurs danses privées.

Bruno Héricourt regardait la femme faire. Il mourait de jalousie. Quand il voyait une main s'aventurer sur une cuisse de la danseuse, il avait envie de bondir, de castrer et de tuer le coupable.

Enfin, Lalelei Vao se présenta à la table de Bruno Héricourt. Elle faillit ne pas voir que cette table était occupée mais l'homme s'était avancé pour être visible. Elle faillit arrêter ses pas de danse pour courir quand elle le reconnut. Elle lui sourit comme une vieille amie ravie de voir celui qui s'était trop éloigné trop longtemps. Il déposa dans le panier plus que ce qu'il fallait pour justifier une très belle danse privée.

« Tu es déjà de retour ? »

« Oui. Je te vois demain ? »

« Bien sûr. Je suis heureuse de te revoir. »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

17

La nuit était passée d'un trait. En se réveillant, le matin, Bruno Héricourt dut se tourner et se retourner dans son lit et forcer l'extension de ses membres comme de ses doigts pour totalement quitter le sommeil et le monde des rêves, pour revenir dans la réalité quotidienne. Il se lécha les lèvres. Il sourit d'aise. Sa langue pouvait encore détecter le goût du Meainu Fa'afefete mais aussi celui de la bouche de Lalelei Vao.

Elle l'avait embrassé, discrètement, une fois sa danse privée achevée. Puis elle était repartie, lui répétant d'abord sa promesse de venir le voir le lendemain avant d'aller travailler. Lalelai Vao, la beauté du paradis, le feu dans les reins.

La perspective de retrouver sa maîtresse le soir lui donna du courage. Douche et petit-déjeuner furent vite expédiés. Le soleil pouvait poursuivre sa course dans le ciel sans aucunement séduire Bruno Héricourt.

Il travailla ainsi toute la matinée, retrouvant sa capacité à découvrir de bonnes affaires, à arbitrer ses investissements, à prendre ses bénéfiques au bon moment. Il ré-optimisa son portefeuille d'actifs comme il ne l'avait plus fait depuis longtemps.

Le midi, il se précipita, en short de bain, sur la plage, pour nager deux kilomètres dans l'océan avant

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

d'avalier du poisson grillé juste citronné et de la mangue fraîche. Il s'accorda alors une petite sieste dans une chaise longue. Pas plus d'une heure, le temps de bien digérer.

De retour dans sa chambre, il consacra son après-midi à étudier les comptes des entreprises cotées à la bourse locale, à commencer par le groupe possédant son hôtel et la boîte de nuit voisine. Les documents publics étaient bien sûr peu détaillés mais Bruno Héricourt découvrait régulièrement, au fil des heures, de nombreuses pistes d'optimisation dans la gestion.

Et, avec surprise, il découvrit qu'il pourrait même être actionnaire majoritaire sans totalement se ruiner. Le rendement de l'investissement n'était pas actuellement extraordinaire mais il était récurrent. Et puis, une fois la gestion convenablement optimisée, les promesses de rendement faisaient saliver l'investisseur.

Bruno Héricourt se recula de devant son écran d'ordinateur, couvrant son nez en croisant ses mains devant son visage. Il réfléchissait. Pourquoi personne ne s'intéressait à cette société ? Pourquoi était-il le premier à découvrir les opportunités du marché local et de la bourse de Laumua ?

Quand on est seul à croire en quelque chose, il est probable qu'il s'agisse d'une illusion. Quand on est le premier, c'est la promesse de la fortune. Comment

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

être le premier en étant certain de ne pas être le seul ? C'est tout le problème des investisseurs.

Cependant, Bruno Héricourt pouvait se rassurer avec de solides arguments. Pour prendre le contrôle d'une entreprise locale, il était nécessaire de disposer de la nationalité de Motu. Or la chose n'était pas aisée.

La bourse de Laumua n'était guère liquide. Les investisseurs plaçaient ainsi des ordres permanents qui n'étaient jamais exécutables, faute de preneurs. Il suffirait à Bruno Héricourt de placer la somme requise dans une banque locale pour lancer un raid et, en quelques instants, acheter l'entreprise sans que les actuels propriétaires n'aient le temps de s'apercevoir qu'ils avaient tout vendu. Ils seraient sans doute surpris de la manœuvre et ne comprendraient pas. Ils seraient même probablement ravis d'être ainsi à la tête d'une véritable fortune en liquide.

La bourse locale était, en elle-même, très primitive. Certes, sa gestion était totalement informatisée et toutes les opérations pouvaient s'effectuer en ligne auprès des quelques agents agréés. Mais il était absurde d'y envisager toutes les subtilités des opérations possibles sur les grands marchés internationaux.

Investir sur Motu, c'était y laisser ses actifs, cesser d'arbitrer sur les marchés internationaux. Quelque part, il s'agissait de mettre tous ses œufs dans le même panier sans aucune possibilité de retour en

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

arrière sauf coup de chance, si une fortune locale souhaitait soudain réinvestir sur ces entreprises.

Alors Bruno Héricourt commencerait à prévoir son coup de force dans les jours à venir avec une échéance précise : lorsqu'il aurait la citoyenneté locale. Ce serait son travail des jours prochains. Il fallait qu'il parvienne à dégager suffisamment de bénéfices pour conserver sur le marché international de quoi se générer des revenus ne dépendant pas de l'économie capricieuse de Motu. Pas question d'acheter une entreprise de pêche par exemple.

Et puis il se souvint de sa maison de Morbourg. Elle avait de la valeur. Devait-il la vendre ou la louer ? Là aussi, ce serait un travail de réflexion à mener sur les jours à venir.

Bruno Héricourt s'aperçut soudain que le soleil commençait à descendre vers l'océan. Lalelei Vao n'allait plus tarder.

Il termina ce qui était en cours et éteignit son ordinateur. Il le rangea dans le coffre fort de la table de nuit.

Lalelei Vao. Ce nom même lui troublait l'esprit et lui enflammait le corps. Lalelei Vao. Il fallait répéter ce nom. Lalelei Vao. C'était un mantra de jouissance. Lalelei Vao.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

18

Il l'embrassait. Alors elle l'embrassait en retour. Il se devait alors de riposter en l'embrassant de nouveau. Elle assura la contre-attaque. Au bout d'un certain nombre d'allers-retours, ils explosèrent de rire à l'unisson tout en se serrant encore davantage l'un contre l'autre.

Ils étaient là, allongés dans le lit, encore épuisés d'avoir fait si longuement l'amour. Ils ne pouvaient détourner le regard des yeux de l'autre. Les mains caressaient les corps. Ils étaient heureux.

« Je voudrais tant te garder avec moi » déclara Bruno Héricourt en caressant les longs cheveux fins de Lalelei Vao.

« Ne dis pas de bêtises : il faut que j'aie travailler » le gronda-t-elle.

Il soupira et retira sa main de la croupe de la jeune femme. Elle l'embrassa presque chastement sur une joue en le tenant par une épaule puis, tout en continuant de le regarder en souriant, elle se recula pour sortir du lit. Ce n'est que quand elle n'eut plus le choix qu'elle se retourna pour se lever tout à fait.

Bruno Héricourt regarda avec appétit le postérieur de la jeune femme danser tandis qu'elle remettait ses sous-vêtements et sa petite robe. Elle allait

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

le quitter, encore une fois, pour s'en aller travailler à exciter d'autres hommes. Bruno Héricourt se sentait rempli de haine à l'égard de ces autres hommes qu'il aimerait castrer et ensuite découper en petits morceaux.

Il fallait qu'il lui parle. Il fallait qu'il lui dise. Elle était debout à côté de lui, se remontant les seins avec les mains tout en lui souriant bêtement comme sur des posters de pin-up. Puis elle explosa de rire en relâchant ses seins. Il rit aussi tout en regardant les seins reprendre leur position naturelle.

« Lalelei, il faut que je te dise... Je vais m'installer sur Motu. Définitivement. D'ici un an tout au plus. J'ai prévu d'acheter la villa juste à côté de l'hôtel. »

« Tu veux t'installer sur cette île perdue au milieu de l'océan au lieu de retourner dans ton pays ? »

Elle semblait être à la fois surprise et scandalisée. Comment pouvait-on préférer un endroit aussi misérable quand on pouvait vivre dans un pays développé ?

« Oui. Cette île est merveilleuse. Tu es merveilleuse. »

Elle le regarda, bouche bée.

« C'est pour moi que tu veux renoncer à ton pays, au développement, à la démocratie ? »

« Pour toi. Et pour le soleil. Et la vie est tellement facile ici. »

« Quand on est riche, sans doute. »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Quelque part, je le suis. Pas véritablement dans mon pays mais, ici, je suis riche. »

Elle fit une moue dubitative. Puis elle reprit la parole.

« Tu sais qu'ici, on tue encore en invoquant la justice ? On ne parle que de ça au village. Le jour où tu es parti, la dernière fois, on a pendu un condamné pour la première fois depuis au moins dix ans. Et puis, une femme a été pendue hier. J'ai entendu dire que tous les condamnés vont être pendus dans les semaines qui viennent, que le ministre a trouvé un nouveau bourreau. On dit que c'est un étranger qui n'a pas peur pour son âme. »

Il la regardait en silence. Elle avait bien appris sa langue. Elle pouvait parler longtemps, expliquer des choses compliquées. Il lui souriait en admirant les formes voluptueuses de son corps de danseuse.

Tout d'un coup, elle perdit son sourire. Elle le regarda avec intensité, avec inquiétude, en silence. Elle se mit à réfléchir. En retour, lui aussi perdit son sourire. Il était surpris de ce changement d'attitude. Il pensa qu'elle s'étonnait qu'il ne l'ait pas encore payée. Alors il prit l'argent prévu, sur la table de nuit et lui tendit. Mais elle ne le prit pas. Elle le regardait comme si elle craignait de reconnaître un monstre.

« Un pendu le jour où tu es parti. Une pendue le jour où tu es revenu. Un étranger qui n'a pas peur pour son âme. »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Elle avait compris. Il se leva et la serra dans ses bras. Il lui murmura à l'oreille.

« Pour que je puisse m'installer sur Motu, acheter ce que je veux acheter, j'ai besoin d'obtenir la nationalité de l'île. »

« Tu es le nouveau bourreau. Tu tues les gens. »

Elle poussa sur la poitrine de l'homme avec ses mains pour se dégager de son étreinte, pour reculer de trois pas. Il ne la retint pas. Elle semblait sur le point de pleurer.

« J'ai un accord avec le ministre de la justice. Quand le travail sera fini, j'aurai la nationalité de Motu. Et je pourrai alors vivre ici pleinement, vivre au paradis avec toi, mon ange. »

Il s'avança vers elle, dans l'idée de la reprendre dans ses bras. Mais elle reculait. Son visage était marqué par l'horreur. Elle tournait la tête de droite et de gauche, voulant se convaincre que c'était faux, que ce n'était pas possible. Elle ne pouvait pas avoir couché avec le bourreau.

Au désespoir, Bruno Héricourt tendit vers elle sa main avec les billets. Mais elle l'écarta de son chemin et partit en courant par la porte-fenêtre qu'elle ne referma pas derrière elle. Elle n'avait pas même pris l'argent.

Bruno Héricourt la regarda s'éloigner en courant.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

19

Elle dansait par habitude, le regard perdu, les yeux au bord des larmes. Quand un client croisait ce regard, il en avait le cœur serré. Elle semblait si fragile, si malheureuse. Chaque homme admirait ses gestes sûrs et était ému par ce désespoir qui émanait d'elle.

Quand elle descendit dans la salle, le panier se remplit aisément. Plusieurs hommes payèrent une danse privée. Chacun, à son tour, plongeait ses yeux dans ce regard triste et désespéré. Aucune main ne se perdit sur une cuisse par inadvertance. Aucun phallus n'eut envie de se dresser. Mais chaque cœur désirait exploser, chaque paire d'yeux pleurer.

Les autres danseuses regardaient le succès de Lalelei Vao avec surprise, consternation voire révolte. Où était la sensualité des danses traditionnelles de séduction ? Pourquoi les hommes payaient-ils autant une fille triste qui ne leur apportait pas la joie ?

Une fois la part du directeur prélevée, elle retourna dans les vestiaires. Elle rangea son argent. Puis elle resta assise, là, sur un banc. Elle ne retourna pas au bar boire un verre comme elle en avait le droit, avec les autres filles.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Une jeune danseuse s'inquiéta soudain de ne pas la voir revenir. Elle se rendit dans le vestiaire et vit son aînée, immobile, perdue.

« Lalelei ? Ca va ? »

Elle mit plusieurs secondes à réagir. Elle finit par hocher la tête affirmativement.

« C'est de nouveau mon tour ? »

« Bientôt. Mais je m'inquiétais de ne pas te voir revenir. Tu es malade ? »

« Non. »

« Enceinte, enfin ? »

« Non, non. Ce n'est rien. Je vais revenir danser. Ne t'inquiète pas. Ça va aller. »

Lalelei Vao attendit quelques minutes après le départ de la jeune danseuse. Elle respira à fond. Il fallait qu'elle se calme. Oui, elle avait couché avec le nouveau bourreau. Mais sans le savoir. Et ce n'était pas elle qui avait tué des gens. Elle aimait cet étranger, ce diable, ce bourreau, ce tueur. Elle ne pouvait pas le nier.

Elle allait retourner danser et faire fondre les hommes, tous les hommes, comme jadis. Puis elle retournerait chez elle et elle ferait jouir son mari. Elle serait une bonne épouse. Elle allait faire des enfants.

Elle ferait tout ce qu'il faut, tout ce que les dieux attendaient d'elle. Elle sauverait son âme.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

20

Toute la journée, Bruno Héricourt attendit le soir. Il travailla pour se distraire. Il avança plus vite qu'il ne le pensait. A l'heure où Lalalei Vao devait venir, il était prêt. L'argent était sur la table de nuit, l'ordinateur rangé. Et ses plans totalement bouclés.

Il tournait dans sa chambre comme un lion en cage. Il regardait sa montre à chaque instant. Le temps avançait même s'il avançait moins vite qu'il ne le craignait ou l'espérait. Mais Lalelei Vao ne vint pas.

Quand arriva l'heure où la danseuse devait commencer son travail, il poussa un hurlement de désespoir. Elle ne viendrait plus, il le savait. Il rangea l'argent et s'habilla. D'abord, il fallait qu'il dîne. Ensuite commencerait le combat. Il ne voulait pas la perdre à cause de quelques criminels qu'il devait tuer.

Comme chaque soir, il dîna en regardant la mer. Mais il ne pensait qu'à Lalelei Vao. Les plats étaient aussi succulents que d'habitude mais ils semblèrent fades dans la bouche de Bruno Héricourt. Il leur manquait la saveur qui suit l'amour.

Il quitta rapidement le restaurant à peine la dernière bouchée de son dessert avalée. Les serveurs furent surpris de cette précipitation inhabituelle. Mais le client est roi.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Enfin, il pénétra dans la salle du Siva Tuinanau. Sur la scène, une jeune danseuse se déchaînait en sensualité sur une musique traditionnelle. Tous les hommes présents, touristes comme autochtones, la regardaient avec appétit.

Mais pas Bruno Héricourt. Il s'installa dans un coin, à une des tables cerclées de fauteuils. Il était ainsi dans l'ombre, à attendre. Seule Lalalei Vao l'intéressait. Il l'attendit.

La jeune danseuse fit le tour des tables. Son panier se remplit de billets. Des mains se glissèrent sur ses cuisses. Elle vendit plusieurs danses privées. Elle aperçut Bruno Héricourt mais, alors qu'elle se dirigeait vers lui tout sourire, il tendit la main en se penchant pour lui éviter d'approcher et glissa juste quelques piécettes dans le panier. Offusquée d'une aussi faible générosité contrastant avec celle des autres hommes, la danseuse se détourna avec dégoût de ce goujat.

Puis Lalalei Vao apparut. Même si son regard était triste, elle défiait les hommes dans la lumière de la salle. Eblouie, elle ne pouvait pas voir celui qui était tapi dans l'ombre, au fond. Alors elle dansa comme à son habitude, séduisant autant par la force de sa colère que la faiblesse de sa tristesse.

Elle fit le tour de la salle. Elle exécuta les danses privées qui lui étaient commandées. Et son panier se remplit avec entrain.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Elle n'aperçut l'homme dans l'ombre qu'à la toute fin de son tour. Elle se dirigea vers lui en se déplaçant avec les pas de danse traditionnels. Elle ne reconnut Bruno Héricourt que lorsqu'elle fut tout à côté et qu'il se fut avancé, prêt à bénéficier d'une danse privée. Elle se stoppa. Elle amorça un pas de recul, regardant l'homme avec un mélange d'horreur et de tristesse.

Le bras masculin se tendit. La main lâcha dans le panier plus qu'il ne fallait pour obtenir une danse privée. Elle regarda l'argent. Elle hésita. Devait-elle lui rendre cet argent, le refuser ?

« S'il te plaît, Lalelei... »

Son regard triste, désespéré, faisait écho à ses sentiments. Il était autant désespéré qu'elle. Il était comme elle. Elle l'aimait. Elle ne pouvait l'ignorer. Elle ne pouvait le nier. Deux larmes coulèrent sur ses joues.

Et elle débuta une danse traditionnelle pour lui, sans les limites habituelles. Elle se frotta à lui. Elle approcha ses seins de la bouche de l'homme. Elle lui prit les mains qui peinaient à résister au désir de l'étreindre. Elle les embrassa.

Quand la musique cessa, elle resta quelques secondes, les mains de l'homme dans les siennes, son regard dans le sien, les tristesses de chacun en harmonie.

« Reviens me voir demain, je t'en prie » lui murmura Bruno Héricourt.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Elle hésita. Elle lui rendit ses mains. Elle lui sourit tristement. Elle s'éloigna de trois pas. Avant de s'enfuir vers le bar, elle lui dit simplement : « pas demain. Laisse moi quelques jours. Ne reviens plus ici jusqu'à ce que j'ai de nouveau fait l'amour avec toi. Puis-je compter sur toi ? »

« Oui. Je t'aime Lalelei. Il n'y aura plus d'autre femme dans ma vie que toi. »

Elle rit d'émotion.

« Je reviendrai. Mais pas demain. Sois prêt. Quand je le serai, je te ferai l'amour comme jamais. La mort des autres ne nous séparera pas. »

Puis elle disparut, courant, dansant.

Soudain, elle était heureuse. Les autres danseuses regardèrent leur collègue sans comprendre. Elle qui était triste était désormais joyeuse. Elle but un verre d'alcool fort. Le directeur vint faire le décompte du panier tandis qu'elle buvait. Il lui caressa la joue en souriant.

Puis elle retourna au vestiaire ranger son argent. Elle en profita pour prendre sa pilule. Ses résolutions étaient oubliées. Elle allait chasser son mari incapable et c'est avec l'étranger qu'elle aurait des enfants, quand il se serait installé pour de bon sur Motu.

Quand elle revint sur scène, elle vérifia qu'il était parti. Et elle retrouva alors la sensualité de ses débuts.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

21

Attendre, jour après jour. Bruno Héricourt respecta la demande de Lalelei Vao : il ne retourna pas au Siva Tuinanau.

Il sortait le midi, allait se promener sur la plage ou nager dans l'océan, mangeait. Puis, le soir, une nouvelle promenade précédait le dîner. Mais, sans faire l'amour avec Lalelei Vao, sans retourner au Siva Tuinanau, la soirée se terminait tôt.

Pour tromper son ennui, Bruno Héricourt travaillait. Il réalisa des opérations très profitables durant ces quelques jours. Il retrouvait même l'excitation de ses jeunes années, quand l'adrénaline coulait à flots dans son sang pour accompagner les prises de position risquées. Il perdit peu et gagna beaucoup.

Sa chance et sa bonne étoile étaient revenues. Mais pas Lalelei Vao. Chaque soir, il l'attendait. Chaque soir, il était déçu.

Il aimait assister au coucher de soleil, installé en haut des escaliers permettant d'accéder à la plage. N'était-ce pas pour cela qu'il trouvait Motu admirable ? Il aimait cette île avant d'aimer Lalelei Vao, avant même de la connaître. Il fallait qu'il se rende à

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

l'évidence : cette fille était une excuse dont il pouvait se passer.

Sa raison l'attirait sur Motu. Il faisait toujours beau, en dehors de quelques ouragans chaque année. L'endroit était magnifique, calme, et malgré tout approprié pour travailler bien plus agréablement qu'à Morbourg. Fiscalement aussi, l'île était un paradis. Même la faune et la flore étaient paradisiaques, sans animaux trop dangereux, pas même des moustiques trop gênants.

Son cœur aussi l'attirait sur Motu. La beauté de l'océan, de la plage, des forêts de l'intérieur de l'île l'émouvaient bien entendu. Et puis, il y avait Lalelei Vao. Mais elle n'était qu'une cerise sur le gâteau.

Quoiqu'il arrive, Bruno Héricourt s'installerait sur Motu. Sa décision était ferme. Même si Lalelei Vao ne revenait pas. Même si son cœur était brisé. Même si son lit restait vide de toute compagnie. Même si elle l'oubliait ou si ses choix la dégoûtaient.

Travailler pour oublier. Gagner de l'argent pour, grâce aux prises de bénéfice ponctuelles, commencer à discrètement acheter des actions de la société possédant le Siva Tuinanau et le Matafaga. Doucement. Petit à petit. Secrètement.

Mais Lalelei Vao lui manquait, malgré les affirmations péremptoires de sa raison.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

22

Encore une fois, il avait marché jusqu'à la prison. Pas d'automobile. Bruno Héricourt préférait passer tranquillement dans le village de Samsara, regarder les ouvriers travailler, les enfants jouer ou d'autres gens vaquer à leurs diverses activités. Il prenait ensuite la grande avenue puis la petite rue.

Il franchissait le portail, sur le côté de la grande porte métallique. On le saluait, on l'accompagnait jusqu'au couloir. Là, le directeur, Malosi Moksha, l'attendait avec plusieurs gardes. Ils se saluèrent.

Malosi Moksha lui tendit discrètement la petite fiole. Mais, d'un geste atténué par un sourire, Bruno Héricourt refusa poliment et en silence. Il fallait qu'il apprenne à tuer sans le secours de l'alcool. Et comme il était d'une humeur massacrant, en manque du goût des lèvres de Lalelei Vao, de la saveur de sa peau, c'était le bon moment.

Le directeur fit un geste aux gardes. Ils se dirigèrent vers une cellule et l'ouvrirent. Un homme y était allongé sur son grabat. Il regarda les deux gardes ouvrir la porte en grand, cet étranger et le directeur. Alors il daigna se lever. Doucement. En faisant une pause, assis sur le bord du lit.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Les gardes se tournèrent vers le directeur, à la recherche d'instructions. Leur chef fit un geste de la main, un geste d'apaisement. Cet homme allait mourir. Inutile de le brusquer. Le condamné fut enfin debout, face à la porte. D'une voix lasse, il annonça son matricule.

Puis, il avança de son propre chef jusqu'au niveau des gardes. Il plaça ses mains dans son dos. Les gardes l'attachèrent. Il n'attendit pas qu'on lui ligote aussi les jambes. D'un pas lent trahissant une fatigue ou une lassitude extrême, il se dirigea vers la petite pièce au fond.

Bruno Héricourt et le directeur suivirent la petite procession. Cela devenait un rituel, une habitude. Chacun savait comment se positionner, quelle place prendre. Spontanément, l'homme se plaça devant la corde. Il soupira. Depuis combien d'années lui promettait-on ce sort ? Il était las. Il était temps.

Bruno Héricourt lui enserra le cou dans la boucle de corde et en raccourcit le périmètre pour que la peau du condamné soit bien au contact de la fibre. Le bourreau jeta un œil vers le plafond. Le cercle de corde était bien positionné, prêt à se dérouler.

Il tira le levier. Le condamné disparut par la trappe. La corde tendue oscilla quelques instants.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

23

Il avait fait l'amour avec Lalelei, son épouse, comme chaque jour. Elle semblait avoir retrouvé un peu de la sensualité de sa jeunesse. Mais Taufaley Vao ne comprenait pas pourquoi son ventre restait vide de toute vie. Pourquoi leur couple n'enfantait-il pas ?

Elle était une épouse dévouée. Elle s'offrait à lui chaque jour avant qu'il ne parte travailler, alors même qu'elle était fatiguée en rentrant de son travail. Elle rapportait beaucoup d'argent. Elle avait acheté une maison bien plus belle et luxueuse que Taufaley Vao ne pouvait jadis en rêver, même s'il était resté pêcheur.

Leurs familles les avaient mariés alors qu'ils étaient jeunes, trop jeunes peut-être. Elle dansait déjà bien dans des clubs. Ses parents, sans doute, avait voulu compenser cette vie dissolue et lucrative par un mari ouvrier et surtout un mari tout court.

Un jour encore, Taufaley Vao était sur le port à aider à la préparation des bateaux tandis que sa femme dormait enfin. Il fallait vérifier les filets, les cageots, l'outillage... Il aidait à monter à bord de chaque bateau appartenant à son patron tout le nécessaire à la sortie en mer.

Il avait une jambe quasiment raide mais cela ne l'empêchait pas d'avancer vite et de porter des charges

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

lourdes. On ne voulait plus de lui parmi les pêcheurs mais Taufaley Vao restait persuadé qu'il pourrait participer aux sorties en mer. Il gagnerait plus d'argent. On préférerait réserver cet emploi à d'autres.

Il avait une femme avec de très confortables revenus, pas d'enfant, une maison, aucun crédit... Avait-il vraiment besoin de gagner plus ? Son patron avait utilisé cet argument, en plus de la jambe raide, pour justifier qu'il refuse l'embarquement de Taufaley Vao sur les bateaux. Ce dernier n'avait pas su quoi répondre. Comment expliquer la fierté ? Comment expliquer la honte qu'il ressentait de gagner si peu face à une femme qui était si riche ? Comment expliquer qu'il avait besoin de montrer qu'il n'était pas qu'un handicapé incapable d'être autant utile qu'un autre homme ? Comment expliquer qu'il était bien un homme et qu'il honorait sa femme tous les jours ?

Ce jour là, il avait fait l'amour avec Lalelei, son épouse, comme chaque jour. Et il n'attendait plus, au fond de son cœur, que le ventre de son épouse devienne fertile. Il ignorait pourquoi, par quelle malédiction, mais il savait que jamais il n'aurait d'enfant avec cette femme, qu'il resterait un homme sans descendance pour l'honorer comme ancêtre. Même s'il espérait, toujours.

Ce jour-là, il montait des caisses d'outils à bord d'un bateau. Il n'en restait qu'une sur le quai. Il la prit et la posa sur son épaule, comme il avait fait avec les autres auparavant. Il commença à avancer. Mais que se

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

passa-t-il exactement ? Il trébucha. La caisse se renversa à moitié. Des outils tombèrent.

Deux jeunes pêcheurs étaient assis sur une bite d'amarrage, en train de discuter avant d'embarquer. A cause du bruit, ils regardèrent Taufaley Vao et se mirent à rire à gorge déployée à la vue du désastre.

Taufaley Vao les regarda avec colère mais en silence. Cela les fit rire davantage. La honte alimenta la colère mais Taufaley Vao ne dit rien. Il se mordit les lèvres. Il avait un travail à faire.

D'une main, il garda la caisse sur son épaule puis il écarta sa jambe raide et plia la valide. De sa main libre, il commença à ramasser les outils tombés et à les jeter dans la caisse.

S'ils riaient toujours, les deux jeunes pêcheurs ne purent cacher une certaine admiration devant l'habileté du handicapé. Mais le travail était lent. Ramasser des objets à cloche-pied, c'est difficile et guère rapide.

L'un des deux pêcheurs se leva, laissant son camarade interloqué assis sur la bite d'amarrage. Il s'approcha de Taufaley Vao.

« Je vais t'aider » dit-il.

De fait, il ramassa le reste des outils et les remit dans la boîte. Il ne garda en main qu'une clé à molette. Pourquoi avait-on besoin d'une clé à molette à bord d'un bateau de pêche ? Pour réparer le moteur s'il tombait en panne ?

Il la jeta un mètre plus loin, sur le sol.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Montre moi encore comme tu te débrouilles bien malgré ta jambe raide. Tu sais bien y faire. Même si, moi, je préfère avoir autre chose de raide qu'une jambe... »

Le comparse resté assis sur la bite d'amarrage explosa de rire. Taufaley Vao ne dit rien. Il fit un petit saut sur sa jambe valide et ramassa la clé à molette, déclenchant des applaudissements des deux jeunes pêcheurs.

Mais la clé à molette ne réintégra pas tout de suite la boîte. Elle se dirigea avec une grande vélocité vers le genou du jeune pêcheur. Celui-ci ne comprit pas assez vite. Il hurla. Il se retrouva au sol, se tenant sa jambe. L'autre pêcheur bondit. Il voulut frapper Taufaley Vao avant même de secourir son ami. Mais la vitesse de la rotation de l'infirmes alla au-delà de ses attentes. La clé à molette le frappa au milieu d'une cuisse. Lui aussi s'effondra au sol en hurlant.

Alors la clé à molette réintégra la caisse et l'infirmes reprit sa tâche. Il transporta la caisse là où il devait. Quand il revint sur le quai, plusieurs pêcheurs étaient là, rassemblés autour de leurs deux collègues blessés. Le patron de l'entreprise, attiré par les cris de colère, était là. Il empêcha le lynchage de Taufaley Vao : il avait vu toute la scène depuis son bureau. Et les pêcheurs avaient du travail.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

24

Le lendemain, il allait retourner à la prison. Alors Bruno Héricourt décida de sortir de l'hôtel comme s'il allait se rendre au Siva Tuinanau. Le club était toujours aussi laid. Pourquoi est-ce que cela aurait changé ? Le bâtiment était une sorte de parodie de l'architecture de temples locaux revue par des décorateurs de studios de cinéma d'Hollywood et dont les murs auraient finalement été confiés à des peintres daltoniens ignorant totalement les harmonies chromatiques.

Du parking commun au Matafaga et au Siva Tuinanau, on voyait la mer. Moins bien que lorsque l'on était sur la plage au pied du Matafaga, bien sûr, mais on la voyait bien. Il y avait même des sortes de bancs qui permettaient aux passants de s'asseoir pour contempler un coucher de soleil.

Sur l'un des bancs, Bruno Héricourt vit Lalelei Vao. La veille, il l'avait aperçue depuis la plage, mais c'était l'heure où elle devait aller travailler et elle avait disparu avant qu'il ne puisse aller la retrouver. Ce soir, il était sorti à temps.

Le soleil n'allait pas se coucher tout de suite. Il était bien trop tôt. Mais Lalelei Vao le regardait

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

descendre lentement vers l'océan. A quoi pensait-elle ? A rien. A la beauté du monde.

Il s'approcha d'elle, dans son dos. Il attendit à environ un mètre de ce corps qu'il voulait prendre dans ses bras. Elle avait entendu les pas sur le gravier du parking. Elle s'étonna qu'ils s'arrêtent sans passer tout droit vers la rambarde séparant le parking et la descente vers la plage. Surprise, elle eut même un peu peur. Elle n'avait pas encore travaillé et n'avait pas d'argent sur elle. Mais l'argent n'était pas le seul motif pour agresser une femme.

Alors elle se retourna. Juste la tête, avec une rotation minimale du buste. Et elle s'arrêta dans son mouvement. Bouche bée.

Il lui sourit.

« Tu me manques, Lalelei. »

« Viens t'asseoir, si tu veux. Les bancs sont publics. »

Comment ne pas obéir ? Il vint s'asseoir à côté d'elle. Il lui jetait des regards, brefs, sans vouloir insister, sans pouvoir lui parler. Elle souriait, regardant l'océan. Ils restèrent silencieux quelques instants.

« Tu vas tuer un autre condamné, demain, c'est ça ? »

« Oui. C'est mon accord avec le ministre. Un par semaine. A la fin, j'aurai ma nationalité de Motu. J'achèterai la villa que tu vois là-bas. Et d'autres choses aussi. Je vais m'installer définitivement ici. »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Et comment vas-tu vivre ici ? Quand tous les condamnés seront morts, tu n'auras plus de travail... »

« Les choses que j'achète rapportent de l'argent. Et je continuerai à investir sur les marchés internationaux. C'est cela, mon métier. »

« Et tu voudrais vraiment de moi ? »

« Je veux vivre avec toi, te faire l'amour tous les jours. »

« Tu voudrais m'épouser ? »

« Oui. »

Il n'avait pas hésité. Un « oui » franc, direct, spontané, qui avait jailli de sa bouche car il ne pouvait pas y être retenu. Elle fut surprise. Elle avait souri en posant la question. Elle s'attendait à des circonvolutions, à des figures rhétoriques. Pas à ce « oui », surtout aussi franc et direct.

Elle tourna la tête vers lui. Il la regardait déjà. Il ne souriait pas. Il n'avait jamais été aussi sérieux. Il était même grave.

« Tu voudrais m'épouser ? » répéta-t-elle, un rien hésitante, craignant d'avoir mal entendu la première fois.

« Oui. »

La même question, la même réponse.

« Et toi, Lalelei, voudrais-tu m'épouser ? »

Elle sourit. Elle rit. Elle le prit dans ses bras.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Oui, bel étranger. Oui. Je veux bien t'épouser. Je te ferai de beaux enfants qui auront la nationalité de Motu. Je te le promets. »

« Alors commençons tout de suite.

Il lui prit la main. Il se leva, la tirant pour qu'elle se lève. Elle lui sauta dans les bras, l'enserrant de nouveau. Leurs lèvres se joignirent. Elle sentit le pantalon de l'homme se remplir. Elle aussi avait envie.

Alors ils se précipitèrent jusque dans la chambre de Bruno Héricourt.

Ils commencèrent à faire l'amour sans même avoir terminé de se déshabiller. Mais ils étaient pressés. Ils firent vite. Il fallait terminer cette formalité de la jouissance. Ils attendaient depuis trop longtemps.

Elle était dans ses bras. Il était dans les siens. Ils étaient heureux, apaisés. Il lui susurra dans l'oreille : « oui, madame, je vais t'épouser. Je t'aime Lalalei. Tu vas devenir Madame Lalelei Héricourt. » Elle l'embrassait dans le cou à chaque phrase, à chaque mot.

« Et les morts, les condamnés ? Combien te séparent encore de moi ? »

« Trop. Je vais demander au ministre qu'on accélère. Un par jour. Plus si l'on peut. Dès que j'aurai ma nationalité, j'achèterai la villa et je retournerai à Morbourg pour vendre mes derniers biens là-bas, organiser le transfert de mes affaires. Enfin, je reviendrai définitivement. Et je t'épouserai. »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Lalelei Vao recula un peu, se libérant de l'étreinte de l'homme, s'appuyant sur son torse. Grave, elle le regarda droit dans les yeux.

« Tu me le jures ? C'est ainsi que tu vas faire ? C'est ainsi que tout va se passer ? »

« Oui, je te le jure. »

« Combien de temps resteras-tu dans ton pays ? »

« Environ cinq ou six mois je pense. Ce sera long mais je penserai à toi tous les jours. »

« Tous les jours ? » sourit-elle.

« Tous les jours. »

Alors elle le prit dans ses bras. Elle le serra le plus qu'elle put.

« Et je serai Lalelei Héricourt. »

Elle trouvait que ça sonnait bien. « Lalelei Héricourt. » Elle répétait son futur nom avec différentes intonations pour bien vérifier que c'était parfait. Lui trouvait que son nom de famille, prononcé par cette jolie bouche avec l'accent de l'île, gagnait en exotisme. Ils seraient heureux. Ils auraient des enfants. Des enfants ? Mon Dieu ! Jamais il n'avait songé à avoir des enfants. Elle non plus, du reste.

« Je peux venir te voir danser maintenant ? »

Elle rit.

« Oui, viens me voir. Viens me voir tous les jours après que nous ayons fait l'amour. »

« Ce programme me convient bien. »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« La mort des condamnés ne nous séparera plus. Je t'aime. Je vais t'épouser. Je serai Lalelei Héricourt. »

Elle l'embrassa une dernière fois. Puis elle se dépêcha de se rhabiller. Il allait lui donner de l'argent.

« Un mari ne paye pas sa femme » le gronda-t-elle gentiment.

Il rit. Puis ils rirent ensemble. Elle était heureuse. Lalelei Héricourt. Oui, cela sonnait bien. Un dernier baiser. Puis elle disparut. Il fallait qu'elle aille travailler.

Pour l'instant, elle devait garder son mari, rester Lalelei Vao. Elle ne pourrait pas rester des mois célibataire. Sa famille s'y opposerait et lui trouverait un nouveau mari. Qu'importe. Elle pourrait le répudier quand Bruno Héricourt reviendrait. Et épouser le bel étranger (qui ne serait plus un étranger) dès le lendemain.

Il suffirait d'aller dehors, dans la rue, qu'il y ait des témoins, au moins trois témoins. Si besoin, il faudrait le tirer par la main jusque sur la place devant le quai. Puis elle reculerait de trois pas et crierait très fort : « je te répudie et renonce à toi, tes biens et ta famille. »

Comment réagirait-il ? Elle l'ignorait. Elle ne devrait pas attendre. Elle partirait en courant vers sa maison. Il ne pourrait pas la suivre à cause de sa jambe

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

raide. Elle fermerait sa porte à clé. Puis elle irait chercher ses maigres biens et lui jetterait par la fenêtre.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

25

L'homme croupissait au cachot depuis presque dix ans. Il était visiblement soulagé quand Bruno Héricourt lui passa le cercle de corde autour du cou. Il disparut par la trappe comme tous les autres. Le bourreau regarda la corde osciller avant de s'immobiliser. Un mort de plus. Mourir est le destin de chaque homme. Il n'était que le successeur des Moires et des Parques. Il tenait non pas un fil mais une corde. La nuance était subtile.

Il regarda Malosi Moksha. Celui-ci lui sourit et hocha la tête d'un air approbateur. Un de plus. Le directeur de la prison serait bientôt débarrassé de tous les condamnés à mort. Et cela ne lui coûtait même plus la moindre gorgée d'alcool.

Les gardes ouvrirent la porte. Bruno Héricourt sortit le premier, comme d'habitude, suivi de Malosi Moksha. Mais, une fois dans le couloir, l'étranger s'arrêta et se retourna vers le directeur. Les gardes s'arrêtèrent aussi.

« Monsieur le directeur, puis-je vous parler quelques instants dans votre bureau ? »

« Bien entendu. »

Malosi Moksha prit la tête de la procession et montra le chemin à l'étranger. Les gardes se

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

dispersèrent petit à petit, allant vaquer à leurs occupations. L'un d'eux serait désigné pour, dans quelques heures, aller décrocher le cadavre du bout de la corde. On le mettrait sur un brancard et on l'emmènerait au cimetière de la prison. La tombe était en train d'être creusée. Personne ne demandait jamais à récupérer les corps. Un condamné à mort, cela n'a rien à faire dans une tombe familiale. En général, les familles les renient. Et les condamnés n'ont aucune visite.

Une fois dans le bureau, Malosi Moksha sortit deux verres et une bouteille de Meainu Fa'afefete.

« Vous avez quelque chose à me demander, n'est-ce pas ? Autant boire un verre ensemble. Nous ne pouvons pas dire que nous sommes des amis mais je vous apprécie. Vous avez sorti notre roi d'un embarras certain. »

Bruno Héricourt sourit et accepta le verre d'alcool que le directeur lui tendit. Les deux hommes trinquèrent.

« Je vous écoute, Monsieur Héricourt. »

« Le ministre m'a demandé de procéder à l'exécution d'un condamné par semaine. Mais cela prend du temps. J'aimerais aller plus vite. »

« Plus vite ? » fut surpris le directeur.

« Techniquement, est-il possible de procéder à une exécution par jour ? voire plusieurs ? »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Le visage de Malosi Moksha fit transparaître sa grande surprise. Puis une intense réflexion. Il passa en revue toutes les opérations à réaliser avant et après l'exécution. Notamment la plus longue : creuser la tombe et y déposer le corps avant de la refermer. Et la tension qui habitait en ce moment la prison serait certes plus intense mais, une fois que ça serait terminé, ça serait terminé.

« Oui, nous pouvons exécuter un condamné par jour » finit par dire le directeur.

« Dans ce cas, pourriez-vous appeler Monsieur le Ministre Fasmasio TONU par téléphone pour que nous prenions les dispositions nécessaires ? »

« Si vous voulez. »

Il ne fallut pas longtemps pour joindre le ministre. Et celui-ci fut ravi du nouvel arrangement. Il s'engagea à remettre le passeport dès le dernier condamné disparu dans la trappe. Il fallait juste fournir les pièces nécessaires au ministère, pour l'ensemble des détails administratifs. Il allait lui-même aussitôt appeler la mairie de Samsara et les prévenir. Deux semaines, ça suffirait largement si le ministre le demandait expressément.

Bruno Héricourt pourrait se connecter à son serveur privé depuis l'hôtel pour y télécharger tous les documents nécessaires. Il irait au Business Center de l'hôtel pour imprimer ce qu'il fallait. Et, ensuite, il irait à la mairie de Samsara remettre son dossier.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« A demain » lui dit le directeur en lui serrant la main.

« A demain, Monsieur le Directeur. »

Quand l'étranger fut parti, Malosi Moksha appela ses adjoints. Il fallait organiser concrètement l'enchaînement des exécutions. Une par jour. Cela n'était jamais arrivé.

Mais les préoccupations logistiques et organisationnelles du directeur n'intéressaient pas Bruno Héricourt. Tout ce qu'il voulait, c'était habiter Motu.

Sur le chemin, il passa à l'agence immobilière. Il prit rendez-vous pour signer l'achat de la villa le jour prévu pour la dernière exécution. D'ici là, il devrait transférer l'argent nécessaire sur le compte de l'agence. Sur Motu, tout était très simple. La vente de sa maison à Morbourg serait sans doute plus compliquée.

Toute la journée de Bruno Héricourt fut ainsi occupée par de la paperasserie administrative. Mais jamais il ne fut plus heureux de se perdre dans les méandres bureaucratiques. Il allait bientôt habiter Motu pour de bon. Et vivre avec Lalelei Vao. Non. Et vivre avec Lalelei Héricourt.

La jeune femme vint dans sa chambre le soir, comme avant. Ils firent l'amour. Longuement. Elle l'embrassa sur le front avant de partir travailler. Ils étaient déjà un vieux couple.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

26

Chaque soir, Bruno Héricourt s'installait à la même table, dans l'ombre au fond. Lalelei Vao savait qu'elle ferait une danse privée chaque soir à cette table. Elle y était particulièrement sensuelle et les autres clients étaient jaloux en la regardant.

Lalelei Vao était heureuse et son panier se remplissait à chaque fois bien plus que ceux de ses collègues. Le directeur lui caressait la joue. Et les autres danseuses étaient jalouses. Comment pouvait-on garder autant de succès à un âge si avancé ? L'expérience est une chose mais la danse suppose de la jeunesse.

Et la jalousie visitait aussi chaque soir Bruno Héricourt. S'il bénéficiait de la dernière danse privée de la première fois où Lalelei se produisait, elle en faisait plusieurs autres en général auparavant. Et Bruno Héricourt avait du mal à se retenir d'aller assassiner ceux qui demandaient la faveur d'une telle danse et en profitaient pour glisser une main sur une cuisse de la danseuse.

Une fois sa danse privée obtenue et son verre bu, Bruno Héricourt retournait à l'hôtel. Il lui fallait dormir jusqu'au lendemain. Il se levait le moins tard possible et se rendait ensuite à la prison réaliser sa triste besogne.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Quant à Lalelei Vao, elle aussi vivait sa routine. Ne jamais oublier sa pilule, avalée discrètement dans le vestiaire, puis retourner chez elle. Et, là, aller au lit avec son mari.

Chaque jour, c'était la même chose. Chaque jour, Lalelei Vao se forçait à être une épouse digne pour son mari. Un mari qui la dégoûtait davantage chaque jour.

Et, parfois, une fois que le sperme avait giclé au fond du vagin, le plus au fond possible, son mari se retirait et lui caressait le ventre en soupirant. Quelques fois, il exprimait plus amèrement ses regrets.

« Je ne comprends pas que je ne sois pas déjà père. Je fais pourtant tout ce qu'il faut. »

Elle ne répondait rien, si ce n'est au plus un soupir. Elle le laissait caresser son ventre ou même pleurnicher.

« Il est dommage que l'on ne puisse avoir une deuxième épouse de nos jours. C'était bien pratique, jadis, quand quelque chose n'allait pas. »

« N'oublie pas que je peux autant te répudier que tu peux le faire. Nos lois sont ainsi. »

« Tu es mienne jusqu'à la fin de nos vies. Jusqu'à ce que la mort nous sépare comme disent les missionnaires. »

Elle ne relevait jamais ce genre de remarque. Mais elle se contentait d'attendre le moment où elle deviendrait Lalelei Héricourt.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

27

Chaque jour, Lalelei Vao laissait partir son mari avec soulagement quand il avait fini de tenter de la féconder. Elle était alors épuisée. D'abord elle avait dansé puis elle avait dû accepter une relation sexuelle, la deuxième de la journée.

Mais elle ne parvenait pas toujours à s'endormir. Alors, elle songeait à Bruno Héricourt et se caressait en pensant à son amant. Un soir, elle s'empara d'une corde, la noua et glissa son cou dans la boucle. Et elle tira sur l'extrémité libre avec un bras. L'autre main caressait son mont de Vénus. Etre la femme du bourreau. Etre la proie du bourreau. Jouir avec le bourreau. Jouir d'un petit jeu érotique de suffocation en pensant au bourreau. Elle se dit que, jamais, elle n'oserait lui demander de tirer sur la corde, de la suspendre à une poutre ou une branche. Elle aurait peur. Ca serait si bon. Non, impossible.

Elle dénoua la corde et la rangea. Elle se força à ne plus y songer. Elle se força à dormir. Elle eut des cauchemars cette nuit-là. Elle était emmenée à la potence. Elle n'en avait vues que dans des films, des westerns. Elle ignorait que de telles potences n'existaient plus nulle part. Mais ses cauchemars se nourrissaient de son imaginaire.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Pour Bruno Héricourt, les pendaisons s'enchaînaient. Chaque jour, à la même heure, le même enchaînement de faits et de gestes. Chaque jour, à la même heure, un condamné se levait de son grabat et criait son matricule. Puis on l'attachait. Il se rendait alors dans la petite pièce au fond.

Le bourreau plaçait le cercle de corde autour du cou offert. Il serrait. Puis il actionnait le levier. Et le condamné disparaissait. A peine était-il apparu dans sa cellule qu'il disparaissait dans le trou à travers le plancher.

Les visages des condamnés se mêlaient dans la mémoire de Bruno Héricourt. Il ne prenait pas la peine de faire attention. Il ne faisait pas attention non plus à leurs voix. Leur attitude était toujours la même : le soulagement.

Malgré tout, chaque jour, la date de la condamnation se rapprochait, la durée d'enfermement se réduisait. Et la peur s'accroissait dans le regard des condamnés, contrebalançant le soulagement d'enfin en finir. Ils avaient de moins en moins eu le temps de faire le deuil de cette vie. Même Bruno Héricourt le remarqua. Il craignait cette évolution mais n'y pouvait rien. Il avait une nationalité à gagner, des hommes à tuer, une vie avec Lalelei à passer.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

28

Le jour tant attendu arriva enfin. Comme chaque matin (hors week-ends) depuis plusieurs semaines, Bruno Héricourt se rendit à la prison. Mais Malosi Moksha était dans la cour d'honneur avec les quelques gardes habituels. Il invita le bourreau à attendre avec lui. Ils tentèrent d'engager la discussion sur divers sujets mais, très vite, s'installa un silence gêné. Il n'est pas aisé de parler légèrement avec le bourreau alors que celui-ci va réaliser son office. Surtout, la raison de cette attente ne fut pas clairement explicitée à Bruno Héricourt.

Cependant, il ne fallut pas attendre longtemps. Moins d'un quart d'heure après l'arrivée du bourreau, qui avait utilisé la petite entrée latérale, la grande porte métallique s'ouvrit pour laisser passer la voiture de Fasmusino Tonu et une escorte de motards.

Le véhicule s'arrêta devant le directeur de la prison qui s'empressa d'ouvrir la porte à son ministre de tutelle. Celui-ci descendit, tout joyeux. Il salua Malosi Moksha de façon formelle mais prit Bruno Héricourt dans ses bras.

« Mon cher Monsieur Héricourt, je me dois encore une fois de vous remercier. Vous aurez bientôt

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

votre récompense promise, dès que votre mission sera achevée. »

Le ministre montra la mallette en cuir transportée par son secrétaire, descendu de la voiture par la porte opposée. Bruno Héricourt s'inclina en remerciant.

« Eh bien, Monsieur le Directeur, Monsieur Héricourt, il ne nous reste qu'à achever ce qui doit l'être... »

« Si vous voulez bien me suivre, Monsieur le Ministre... »

Malosi Moksha ouvrit la marche et l'habituelle procession prit son départ de la cour en étant bien plus étoffée que d'habitude. Il ne lui fallut que quelques minutes pour arriver devant la dernière cellule occupée dans le sinistre couloir. Au fond, la porte de la petite pièce était ouverte et chacun pouvait voir que la corde y était prête.

Les gardes ouvrirent le cachot. Le détenu bondit de son lit pour se lever, faire face aux gardes et crier son matricule. Mais il s'étrangla sur la fin des chiffres. Il avait aperçu la procession. Il savait ce que cela signifiait. Il recula d'un pas, terrifié. Puis d'un deuxième. Puis d'un troisième. Il fut alors au fond de la cellule, bloqué par le mur. Il s'écrasa contre le mur, comme s'il voulait s'y enfoncer. Sa peau était pale, sa mâchoire crispée. Il tremblait.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Depuis quand est-il là ? » s'enquit Bruno Héricourt, surpris de cette attitude inhabituelle.

Malosi Moksha lui répondit en utilisant un ton détaché, badin, comme s'il racontait une promenade dans un parc ou un jardin public.

« Un peu moins de deux ans en prison et quelques mois ici. C'est à cause de lui que Son Excellence Fasmusino Tonu s'inquiétait. Il occupait la dernière cellule de cette division. La deuxième cause d'urgence était la probable mort naturelle prochaine du premier condamné dont vous vous êtes occupé. »

« Il est là depuis peu, donc, et n'a pas eu le temps d'admettre sa destinée et de s'y préparer. »

« En effet. »

Les gardes regardèrent le directeur. Celui-ci leur fit un geste impératif. Deux entrèrent dans la cellule et arrachèrent le condamné au mur en le saisissant par les bras. Puis ils entreprirent de le forcer à croiser ses poignets dans son dos afin de l'attacher. Enfin, ils lui enchaînèrent les pieds.

Le condamné avait tenté de résister. Il tentait de dire des choses que Bruno Héricourt ne comprenait pas. Mais le discours semblait confus même aux autochtones. Le détenu tremblait, baragouinait et bégayait. Il ne marchait pas. Les gardes l'emportait en le portant presque, en le traînant plutôt sur le sol.

Quand il arriva dans la petite pièce, juste devant la corde, tout le reste de la procession était déjà sur

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

place. Un peu à l'écart, Fasmusino Tonu regardait avec l'appétit du curieux qui attend le dénouement d'une scène à suspens dans un film d'action alors que la fin est parfaitement certaine.

Les gardes maintenaient le condamné. Les yeux de celui-ci étaient figés vers l'avant, vers le centre du cercle de corde. Bruno Héricourt glissa la corde autour du cou du détenu puis il serra, comme d'habitude. Il ne croisa pas le regard de l'homme. L'homme n'était déjà plus de ce monde. Il n'était plus le condamné ou le détenu. Il était déjà un cadavre saisi par la rigidité.

Bruno Héricourt s'empara du levier et il regarda les gardes. Ceux-ci s'écartèrent de la trappe, relâchant les bras qu'ils serraient jusque là. Une sorte de cri plaintif s'échappa de la gorge du condamné. Le pantalon devint humide. La trappe se couvrit d'une petite flaque.

Dégoûté, méprisant cet homme qui pissait de peur face à la mort alors que tant d'autres avaient su être résignés face à leur destin, le bourreau tira le levier. Le désagrément disparut. La corde se tendit, oscilla un peu et se figea bien droite. Fasmusino Tonu vint à côté de la trappe et jeta un bref regard dans l'obscurité.

Tout le monde quitta la pièce. Fasmusino Tonu demanda à Bruno Héricourt de bien vouloir le suivre dans le bureau de Malosi Moksha. Il savait que

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

l'étranger qui ne le serait bientôt plus était pressé : il avait rendez-vous pour acquérir sa villa.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

29

C'était un jour de fête. Bruno Héricourt avait commandé une bouteille de véritable Champagne à la réception de l'hôtel. Lalelei Vao avait bu du célèbre vin pétillant pour la première fois de sa vie. Et, ensuite, le nouveau citoyen de Motu avait honoré convenablement sa future épouse.

Il la garda sur lui, la retenant dans ses bras. Puis il la souleva suffisamment pour embrasser un téton. Il la reposa ensuite délicatement sur lui. Mais il s'aperçut alors qu'il avait oublié quelque chose. Alors il la souleva de nouveau et vint embrasser l'autre téton : il ne fallait pas faire de jaloux. Elle rit autant sous l'effet du Champagne que sous celui du petit jeu de son amant. Mais elle ne pouvait pas trop boire : il lui fallait travailler ensuite. Il lui fallait danser sans faire de faux pas.

La bouteille avait été refermée avec le bouchon spécial fourni par la réception. Mais qu'en faire ? Elle était encore bien pleine, vidée de juste deux coupes. Bruno Héricourt décida de donner la bouteille à Lalelei Vao, qu'elle puisse la finir en fin de service avec ses collègues. Le barman accepterait sans doute de la garder au frais.

Elle embrassa son futur mari.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Je vais m'absenter quelques mois, le temps de régler mes affaires dans mon pays. Puis je reviendrai définitivement. J'ai acheté la villa et vu avec l'agent immobilier pour conserver la femme de ménage de l'ancien propriétaire. Elle loge dans une dépendance. Il me l'a présentée et elle me semble sérieuse. Elle habite là avec son mari, un pêcheur. Je lui ai donné une prime et l'agent immobilier se chargera de la payer jusqu'à mon retour. Je lui laisse une petite commission pour qu'il surveille ce qui se passe. »

Lalelei Vao acquiesçait tous les trois mots. Elle n'écoutait guère. Elle savait l'essentiel : plus que quelques mois à attendre. Elle pourrait alors répudier son mari, épouser Bruno Héricourt, devenir Lalelei Héricourt.

Elle l'embrassa une dernière fois : il était temps d'aller travailler. Puis elle s'éclipsa.

Bruno Héricourt regarda son nouveau passeport et les documents faisant de lui le propriétaire de la villa. Il rangea le tout dans son sac de voyage qui resterait avec lui, en cabine. Il lui fallait maintenant rejoindre rapidement l'aéroport. Pas de soirée au Siva Tuinanau cette fois.

Quand il sortit de l'hôtel pour la dernière fois, le taxi l'attendait comme convenu auparavant.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

30

Plusieurs semaines s'étaient passées. Lalelei Vao se forçait à se raisonner. Bruno Héricourt avait dit « plusieurs mois ». Il devait vendre sa maison, régler ses affaires. Chaque jour, chaque soir, elle se languissait de son amant. Elle songeait même à lui en étant prise par son mari, chaque fois qu'elle rentrait du travail. Elle soupirait, haletait et finissait par jouir sous les efforts d'un homme tandis qu'elle pensait à un autre.

Chaque soir, elle voyait son petit panier se remplir de l'argent des spectateurs. A la fin de son passage, bien souvent, le patron du club constatait qu'elle était la danseuse la plus lucrative et il lui caressait la joue. Mais c'était de moins en moins systématique. Plusieurs autres danseuses, bien plus jeunes, avaient su apprendre au contact de leur aînée. Désormais, le panier le mieux garni n'était plus l'apanage de Lalelei Vao mais, chaque soir, pouvait échoir à l'une ou l'autre parmi un petit groupe de cinq ou six danseuses, les meilleures.

Mais l'inévitable déchéance ne la tracassait plus. Elle serait bientôt Lalelei Héricourt. Elle allait avoir des enfants, arrêter de danser sauf pour son mari ou dans de grandes occasions. Elle n'avait plus en horreur la maternité. Elle se voyait même à la tête d'une famille

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

nombreuse, malgré son âge désormais vénérable selon les standards de Motu.

« Je te répudie et renonce à toi, tes biens et ta famille. » Elle devrait encore attendre un peu avant de prononcer la formule rituelle devant témoins. Elle devrait attendre le retour de Bruno Héricourt afin que sa famille ne l'oblige pas à épouser un autre homme.

Ce soir là, en retournant dans le vestiaire, elle chercha sa plaquette de pilules. Elle n'était pas à la place habituelle. Elle retourna son sac dans tous les sens, le renversa même sur le sol, en vida la moindre poche, le moindre recoin. Rien. Elle avait perdu sa plaquette. Lalelei Vao sentit la nausée monter en elle. Elle ne voulait surtout pas tomber enceinte maintenant après avoir été fécondée par un homme qu'elle voulait répudier.

Elle fut mauvaise pour son deuxième passage et ne fit pas même une seule danse privée. Elle tremblait, suait à grosses gouttes. Le patron du Siva Tuinanau s'apprêtait à lui sonner sérieusement les cloches quand il la vit de près. Il crut qu'elle était tombée malade. La malaria peut-être, allez savoir. Il la renvoya chez elle immédiatement.

Lalelei Vao quitta donc le club avant l'heure habituelle. Elle ne marchait pas droit, comme si elle était saoule. Mais, pourtant, elle n'avait pas bu une seule goutte d'alcool.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

31

Enfin, au bout de quelques minutes, elle arriva chez elle et franchit le seuil. Son mari était assis à la table, dans la pièce principale, où deux assiettes étaient posées avec couteaux, fourchettes, cuillères, verres. Il la regarda entrer en titubant. Son regard effraya Lalelei. Elle hésita à avancer.

Mais pourquoi craindre un handicapé, un minable ? Elle finit par approcher de lui, s'appêtant à l'embrasser comme chaque jour.

« Tu rentres tôt, aujourd'hui » s'étonna Taufaley Vao.

« Je ne suis pas bien. Le patron m'a renvoyé chez moi. Il craint une crise de malaria. »

« De malaria ? »

« Oui. Mais je ne crois pas que ce soit ça. J'ai sans doute mangé quelque chose de pas très frais. »

« Peut-être. Peut-être ça, en fait. »

Taufaley Vao claqua sa main sur la table, à côté de son assiette, et, quand il la releva, il y avait la plaquette de pilules contraceptives sur le bois. Lalelei Vao ne put réprimer un petit cri.

« Ma chère épouse, tu as oublié quelque chose ce soir avant d'aller travailler. Je voulais m'assurer que tu ne me cachais pas d'argent, même si tu enfermes

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

presque tout dans ton coffre, mais j'ai trouvé ça. J'ai été étonné car je ne savais pas que tu prenais un traitement, moi, ton mari. Et j'ai amené ces pilules à ma mère qui les a montrées au pharmacien. Maintenant, je suis doublement la risée du village. Moi, ton mari, tu m'as ridiculisé. Tu m'as trompé. Tu m'as privé de descendance, d'enfants qui honoreront ma mémoire. »

Il parlait lentement. Mais on sentait la fureur brûler derrière chacun des mots, chacun des silences, chacune des respirations. Lalelei recula d'un pas, par réflexe. Taufaley lui saisit un poignet et, de l'autre main, s'empara du couteau posé à côté de son assiette. Lalelei fut plus rapide. Même en état de choc, elle restait une danseuse souple et habile. Elle s'empara de son propre couteau et le planta dans le cou de son mari.

Il hurla, lâcha sa femme. Lalelei recula de trois pas en titubant. Elle hurla plus fort, plus longtemps, en se tenant la tête avec les mains. Le couteau ensanglanté tomba sur le sol.

Des voisins surgirent, surpris d'entendre tous ces cris. Lalelei était prostrée, effondrée sur le sol en regardant son mari, un corps allongé au milieu d'une flaque de sang.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

32

C'était étrange, tout de même. Bruno Héricourt s'était assis sur un banc, dans le jardin public Mathilde de Saint-Alban qui surplombait la ville et le port. Autour de cet endroit, il n'y avait que des villas des familles les plus riches de la ville, le long de l'avenue du Maréchal d'Ancre qui suivait la ligne de la falaise. Devant lui, Bruno Héricourt regardait le centre ville de Morbourg et, au-delà, la mer. Et il sentait comme un pincement au cœur.

Il avait toujours rêvé de partir, de quitter cette ville minable. Et là que, enfin, c'était un acquis, il se sentait triste. Il allait abandonner son passé et celui de sa famille. Sa branche des Héricourt vivait à Morbourg depuis longtemps, même si son frère et lui étaient partis à la capitale pour leurs études et ensuite commencer à travailler.

Morbourg, ville honnie, ville aimée malgré tout. Elle était comme une amante que l'on abandonne. Même si on ne l'aime plus, on en garde comme une certaine nostalgie.

Bruno Héricourt regarda sa montre. Il était temps de rentrer chez lui. Enfin, dans la maison qui avait été chez lui.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Il se leva et se mit à marcher pour, d'abord, rejoindre l'avenue du Maréchal d'Ancre et, ensuite, atteindre la place de l'Amiral de Jobourg. Il ne prit garde ni au boulevard Robert Le Fort, ni aux autres axes partant vers l'intérieur des terres, ni au commissariat. Il descendit le boulevard de la Gare.

Il s'engagea enfin dans une petite rue où des pavillons s'enchaînaient jointivement. Il s'arrêta devant l'un où, le long du trottoir, une remorque de camion était garée. Sur la remorque, il y avait un conteneur. A l'intérieur du conteneur, Bruno Héricourt avait rangé tout ce qu'il souhaitait conserver, avec toutes les protections qui s'imposaient. Voilà comment on déplace une vie.

De nouveau, Bruno Héricourt regarda sa montre. Une dizaine de minutes de retard. Pas un drame.

Sur le pavillon, un panneau d'agence immobilière mentionnant l'habituel « à vendre » était barré d'une affichette « vendue ». Bruno Héricourt tâta dans sa poche : il y avait bien les trois trousseaux de clés. Trois exemplaires de chaque clé nécessaire pour ouvrir la moindre serrure de la maison.

Dans l'entrée, il y avait les bagages pour le voyage et les premières semaines. Quand ce serait l'heure, Bruno Héricourt s'en saisirait, irait chez le notaire signer l'acte de vente et remettre les clés, puis passerait une dernière nuit à l'hôtel avant de rejoindre

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

l'aéroport. Après une escale, il arriverait enfin à Motu. Et, là-bas, il s'installerait dans sa villa. Il retrouverait Lalelei Vao qui, bientôt, serait Lalelei Héricourt.

Enfin, avec plus d'un quart d'heure de retard, le camion tracteur arriva dans la rue. Il s'approcha de la remorque et se positionna pour qu'on puisse l'accrocher aisément. Le chauffeur descendit et salua Bruno Héricourt. Les deux hommes déverrouillèrent le frein manuel de la remorque et la firent pivoter. En quelques instants, avec finalement peu d'efforts, tout fut prêt.

Le tracteur redémarra. Bruno Héricourt resta quelques instants à regarder sa vie s'éloigner. Il savait que le conteneur mettrait environ un mois à être livré dans sa villa de Motu. Il avait d'ailleurs acheté et non pas loué le conteneur : il lui serait utile comme cabane de jardin ou comme débarras. Le camion et son chargement avaient disparu depuis plusieurs minutes quand, enfin, il se décida à rentrer dans la maison.

Il n'y avait plus de meuble, plus la moindre décoration. Tout avait été vidé, nettoyé. La vie qui avait occupé le lieu depuis tant d'années était effacée.

Sans que cela ait la moindre utilité réelle, Bruno Héricourt se rendit dans toutes les pièces. Dans chacune, il s'assura qu'il ne restait rien. Il en profita pour regarder par chaque fenêtre, comme pour fixer dans sa mémoire le paysage que l'on y découvrait. Ici,

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

une petite cour. Là, la rue. Ailleurs, un jardin minuscule.

Il ne restait, dans l'entrée, que son sac de voyage avec son ordinateur, celui qu'il garderait avec lui dans la cabine de l'avion, et sa grande valise. Durant environ un mois, c'est tout ce qu'il posséderait.

Bruno Héricourt prit son téléphone portable et commanda un taxi. Alors, il se dirigea vers le compteur électrique et il appuya sur le bouton d'arrêt général. Il vérifia, juste à côté, que le compteur de gaz de ville était déjà fermé. Enfin, il se rendit dans le petit placard tout à côté de la cuisine et ferma l'arrivée générale d'eau.

Sur le trottoir, après avoir verrouillé la porte, il attendit quelques minutes l'arrivée de son taxi. Il lui fallut ranger ses bagages dans le grand coffre. Quelques minutes plus tard, le taxi le déposa chez le notaire.

Les trois trousseaux de clé tintèrent sur le bureau de l'officier ministériel. L'acquéreur remercia. Il pouvait. Bruno Héricourt avait choisi de vendre vite, donc en acceptant un prix peu avantageux pour lui. Qu'importe. Le passé se solde.

Un autre taxi. Un hôtel. Une vue, inédite, par la fenêtre, de la ville de Morbourg.

L'esprit de Bruno Héricourt était déjà à Motu. Son corps n'y arriverait que dans vingt-quatre heures.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

33

L'arrivée à l'aéroport de Laumua fut banale. L'avion était à l'heure. Le pilote se posa sans difficulté. Un ouragan était annoncé à proximité mais, a priori, ne se dirigerait pas vers Motu. D'autres îles de la région, par contre, auraient sans doute sa visite.

Comme il en avait l'habitude, Bruno Héricourt fit la queue parmi les étrangers pour passer la douane. Tout d'un coup, il sourit de sa bêtise et changea de file. Les autochtones voyageaient peu et le passage de la douane fut, du coup, bien plus rapide.

Le douanier regarda plusieurs fois son passeport et son visage, vérifiant sans doute l'identité d'un nouveau compatriote. Le nombre de citoyens de Motu qui ne sont pas originaires de l'île est très réduit. Bruno Héricourt ne s'offusqua pas de ce contretemps de moins d'une minute.

Puis il se dirigea vers les taxis. Il ne vit pas le douanier téléphoner à son supérieur. Celui-ci ne faisait qu'obéir aux instructions reçues. Informatiquement, le retour de Bruno Héricourt était déjà enregistré. Une alerte arriva donc sur l'ordinateur de Fasmasino Tonu plusieurs minutes avant que le chef de la douane de l'aéroport n'appelle le ministre conformément à ses ordres directs. Fasmasino Tonu sourit. Quand le besoin

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

s'était fait sentir, le ministre avait demandé un traçage de Bruno Héricourt dans les fichiers des douanes : il était bien parti mais pas encore revenu. La police de Samsara avait obtenu confirmation auprès des gardiens de la villa acquise par l'ancien étranger. Fasmusino Tonu espérait pouvoir toujours compter sur lui et, ainsi, éviter que, progressivement, on se retrouve dans la même situation gênante qu'auparavant.

Le taxi déposa Bruno Héricourt devant sa villa. Le couple de gardiens vint le saluer avec la déférence requise et l'homme s'empara des bagages de son patron pour les porter à l'intérieur. Quant à la femme, après s'être inquiétée poliment de la qualité du voyage de Bruno Héricourt, elle confirma que l'accès Internet fixe était opérationnel.

Le nouveau propriétaire regarda sa montre. Il avait le temps de s'installer avant d'aller passer la soirée au Siva Tuinanau. Comme à chacun de ses voyages, les nombreux repas absorbés dans l'avion faisaient qu'il n'avait pas faim. Il prendrait donc quelques cocktails et grignoterait sans doute une pâtisserie ou deux. La boîte de nuit vendait quelques plats basiques dont une sorte d'apfelstrudel où la pomme avait été remplacée par de la mangue, les raisins par des fruits de la passion et les différentes sortes de noix et noisettes par de la noix de coco.

L'électricité et Internet étaient effectivement opérationnels. L'eau coulait par les robinets. Des

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

courriers arrivés à la villa durant l'absence de Bruno Héricourt de l'île confirmaient que les contrats nécessaires étaient tous correctement conclus. Bruno Héricourt devrait aller saluer l'agent immobilier et le remercier dès le lendemain : il avait effectivement réalisé tout ce à quoi il s'était engagé. Une fois l'ordinateur lancé, Bruno Héricourt se sentit pleinement chez lui.

Il alla prendre une douche. Sous l'eau chaude, il chantonna une mélodie locale. Bruno Héricourt se languissait de retrouver le Siva Tuinanau et, surtout, Lalelei Vao. Combien de temps s'écoulerait avant qu'elle ne devienne Lalelei Héricourt ? Quelques semaines tout au plus.

Mais, dès le soir, Bruno Héricourt bénéficierait d'une belle danse privée. Et il embrasserait sa promise en profitant de la pénombre où était plongée sa table habituelle, au fond du club. Le programme de la soirée s'annonçait donc très agréable.

En sortant de la douche, Bruno Héricourt alla d'abord se promener sur la plage. Il regarda le soleil descendre vers l'horizon. Il n'était pas encore l'heure d'aller au Siva Tuinanau. Le nouveau citoyen de Motu savait que, désormais, il verrait le même paysage, le même coucher de soleil, tous les jours de sa vie. Et cela lui convenait tout à fait.

Quand, enfin, le soleil commença à disparaître dans l'océan, Bruno Héricourt retourna à la villa,

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

s'habilla comme il convenait pour sortir et traversa la route. Le bâtiment du Siva Tuinanau était toujours autant kitch mais il n'était pas question de le changer. Personne ne savait encore que l'actionnaire de référence du club et de l'hôtel Matafaga avait changé et qu'il se nommait désormais Bruno Héricourt. Les opérations boursières nécessaires avaient été menées à leur terme durant le vol de retour de celui-ci.

Mais c'est en simple touriste que Bruno Héricourt pénétra dans le Siva Tuinanau pour s'installer au fond. Il commanda un premier cocktail.

Les danseuses se succédèrent sur la scène. Certaines, Bruno Héricourt dut en convenir, étaient aussi douées que Lalelei Vao. Mais il résista à l'envie qu'il ressentit d'acheter des danses privées. Il donna ce qu'il fallait dans chaque petit panier mais sans plus. Les filles étaient déçues, de toute évidence.

Puis il regarda sa montre. Une première fois. Une deuxième fois. Une troisième fois. Les danseuses se succédaient, revenaient sur scène pour une deuxième voire une troisième prestation. Bruno Héricourt but plusieurs cocktails et mangea la pâtisserie dont il avait envie. Mais il ne vit pas Lalelei Vao.

Alors que le club allait fermer, Bruno Héricourt se renseigna au bar. Mais ni le serveur ni le patron ne semblaient connaître Lalelei Vao.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

34

Le lit de la villa était très confortable. Bruno Héricourt ne parvenait cependant pas à trouver le sommeil. Lalelei Vao était-elle malade ? Oui, c'était possible. Mais pourquoi personne ne semblait la connaître ? Aurait-elle été licenciée comme elle le craignait depuis longtemps ? Elle était plus âgée que toutes les autres danseuses et c'était donc une possibilité. Mais, dans ce cas, comment connaître son adresse ? Pourrait-il, comme une faveur, demander l'information à Fasmusino Tonu ? Existait-il un annuaire des habitants ? Il l'ignorait.

Perturbé et frustré par l'absence de la danseuse, Bruno Héricourt se tourna et se retourna dans son lit. Il ne se rendit pas compte quand, enfin, il sombra dans le sommeil. Et, au cœur d'un mauvais rêve, il se retrouva à la prison. Il revit tous les gens qu'il avait pendus. Il les crût tout d'abord vivants : ils se promenaient dans les couloirs. Mais, en fait, ils étaient morts : leur chair se décomposait, leur démarche était celle de zombies. Tous saluaient et étaient aimables avec leur bourreau.

Ils le remerciaient de les avoir libérés d'une vie de tourments. Ils n'avaient plus à manger, à boire, à aimer, à haïr, à tuer. Ils n'avaient plus à vivre. Ils étaient morts. Ils étaient sereins. Et ils étaient ravis de

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

revoir celui à qui ils devaient tous cette libération. Le bourreau fut d'abord effrayé d'être entouré par ces morts-vivants. Il se rendit compte qu'il n'avait oublié aucun visage et qu'il les reconnaissait tous malgré la décomposition qui déformait les traits. Au bout d'un certain temps à ainsi déambuler au milieu des morts, Bruno Héricourt rentra dans la pièce où pendait la corde et sa sinistre boucle. Le dernier exécuté était auprès du levier et sourit à son bourreau en lui montrant la boucle. Bruno Héricourt se plaça sur la trappe et glissa la tête dans la corde avant de serrer. Le contact de la fibre contre la peau était à la fois désagréable et rassurant. Le néant accueillit le bourreau comme il avait accueilli toutes ses victimes. La chute fut infinie. Bruno Héricourt ne sut jamais ce qu'impliquait d'avoir le cou rompu par le choc final : il se réveilla en hurlant.

Il prenait son petit-déjeuner sur la terrasse devant la piscine, en regardant l'océan, quand on sonna. Il se rendit à la porte. Un policier le salua militairement et lui remit un courrier avant de repartir aussitôt sur sa moto.

C'était un message de Fasmusino Tonu. Bruno Héricourt était attendu à la prison pour une nouvelle exécution. Il finit son jus de mangue et son café puis alla prendre une douche. Il lui fallait remplir son devoir.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

35

Sur la route, Bruno Héricourt ne regardait pas la vie. Ici, des poissonniers préparaient les résultats des premières pêches de l'aube. Là, des enfants jouaient. Il restait perdu dans ses pensées, ses pas le menant sur le chemin bien connu de la prison de Samsara. Il regarda la mort un court instant : un petit cimetière municipal. Ceux qui en avaient les moyens étaient incinérés et faisaient placer leurs cendres dans de petits monuments. D'autres gardaient les cendres chez eux. Les plus pauvres, enfin, étaient enterrés dans des fosses que l'on surmontait d'un simple écriteau.

En arrivant auprès de la prison, il remarqua pour la première fois un autre cimetière, placé juste à côté des hauts murs. Il n'y avait que des fosses où les corps avaient été ensevelis. Les tas de terre étaient plus ou moins aplatis, plus ou moins herbeux, selon leur ancienneté. Une vingtaine de tombes alignées semblait particulièrement récente. Et la série s'achevait par un trou qui attendait un corps.

Quittant la rue, Bruno Héricourt vint voir ce trou. Aucun panneau n'était encore posé. La terre avait été creusée sans doute la veille au soir ou le matin même. Celle qui avait été retirée était, pour l'essentiel, dans une série de brouettes mais aussi en tas. Renverser

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

les brouettes permettrait de reboucher le trou rapidement.

Le bourreau regarda la série de tombes récentes, à côté. Il était directement responsable de cet alignement sinistre. Pourquoi continuer ? N'avait-il pas obtenu sa récompense ? Son âme était perdue, de toute façon, si jamais il en avait eu une. Alors, autant poursuivre. Ne libérerait-il pas ces pauvres bougres d'un enfermement inhumain dans une sombre geôle où aucun espoir n'était permis ?

Bruno Héricourt soupira puis se remit à marcher jusqu'à se présenter à l'entrée de la prison. Il était attendu. Un garde l'accompagna, comme à chaque fois, jusqu'au sinistre couloir. Au bout, la porte de la petite pièce était ouverte. La corde était en place. Tout était prêt.

Visiblement prévenu lors de l'arrivée du bourreau, Malosi Moksha venait d'arriver accompagné de deux gardes.

« Bonjour, Monsieur Héricourt. J'aimerais, un jour, que nous puissions nous rencontrer dans d'autres circonstances. »

« Monsieur le directeur... Je croyais qu'il n'y avait plus de condamnés à mort ? »

« Au moment où vous êtes parti, c'était exact. Malheureusement, il y a eu une sordide affaire de meurtre quelques semaines plus tard. Une femme a tué son époux au cours d'une dispute. Elle n'a pas voulu

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

expliquer son geste et a réclamé la peine prévue sans invoquer la moindre circonstance atténuante. Elle n'a pas non plus prié le roi de la gracier alors que c'est ce que font tous les condamnés habituellement. Même si le roi refuse presque toujours. »

Hochant la tête, Bruno Héricourt fut soulagé. Il était évident que la condamnée ne résisterait pas à son exécution et la souhaitait même. Ce serait plus facile.

Une seule des cellules du couloir était fermée. L'habituel cortège se dirigea vers elle. Un garde ouvrit la porte. La condamnée, qui était assise sur son lit, se leva d'un bond, regarda le garde et annonça son matricule.

Elle était dans la pénombre de sa geôle. Son visage ne pouvait pas être reconnu. Les courbes de son corps étaient masquées par l'informe tunique des détenues. Mais, même brisée, sa voix pouvait être reconnue.

Après un court instant d'étonnement, Bruno Héricourt interrompit le geste du garde qui se préparait à rentrer dans la cellule pour aller ligoter la condamnée. Il lui posa une main sur l'épaule et, d'un sourire, lui demanda d'attendre. Le bourreau pénétra alors dans la cellule. D'un geste adressé aux gardes qui l'interrogeaient du regard, Malosi Moksha ordonna de laisser faire.

De plus près, il n'y avait plus de doute. La condamnée à mort était Lalelei Vao.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Bruno Héricourt se tint debout devant elle. Des larmes commençaient à couler sur ses joues. Mais ils restèrent silencieux. Comment dire bonjour, comment souhaiter une bonne journée, à un condamné à mort qui va être exécuté ? Comment dire bonjour, comment souhaiter une bonne journée, à un bourreau chargé de tuer la femme qu'il aime ?

Profitant qu'elle n'était pas encore entravée, Lalelei Vao finit par bondir au cou de Bruno Héricourt, par l'embrasser en le serrant dans ses bras. En retour, il la serra aussi dans ses bras. Le nez du bourreau se perdit dans les cheveux et sur le cou de la condamnée. Les douces senteurs des parfums onéreux avaient disparu. Les cheveux étaient sales.

Quand ils le purent, ils se séparèrent. Elle aussi pleurait mais elle souriait également, elle riait presque. Elle était heureuse de le revoir.

« Je ne peux pas te tuer. Hier, je suis revenu en avion en milieu de journée et, le soir, j'ai voulu te voir au Siva Tuinanau. Mais personne ne semblait se souvenir de ton existence. Je pensais que tu avais été licenciée comme tu le craignais tant. »

« Il y a de jeunes danseuses très talentueuses maintenant. As-tu commandé une danse privée ? »

« Non, je n'ai pas pu. C'est toi que j'attendais. »

« Je ne danserai plus, désormais, sauf au bout de la corde. »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Je ne peux pas te tuer. Je t'avais promis de t'épouser, de t'aimer... »

« ...jusqu'à ce que la mort nous sépare. Et il en sera ainsi. Tu m'aimeras bien encore quelques minutes, n'est-ce pas ? »

Elle sourit de sa plaisanterie. Lui, était partagé entre le rire et les larmes. Comment pouvait-elle chercher à le faire rire alors qu'il devait la tuer ?

« Je ne peux pas te tuer. Je vais me dédire, renoncer à mon travail de bourreau. »

Elle recula d'un pas pour pouvoir le regarder dans les yeux tout en lui saisissant le visage dans des mains qui furent si douces, avant la prison. Elle ne voulait pas qu'il détourne le regard.

« Je ne veux pas que tu renonces. Je veux que ce soit toi. »

Il respirait fort. Comment pourrait-il commettre le meurtre qu'elle lui demandait de commettre ? Soudain, Bruno Héricourt vit passer devant ses yeux tous les visages des condamnés qu'il avait tués. Il avait déjà commis tant de meurtres ! Un garde toussa dans le dos du bourreau. On s'impatientait.

« On dit qu'il ne faut jamais raconter ce que l'on fait seul dans sa chambre. Mais je vais tout de même te le dire. Plusieurs fois, j'ai noué une corde autour de mon cou, j'ai tiré dessus pour m'étrangler et je me caressais le sexe en pensant à toi. Et j'ai eu beaucoup de plaisir à chaque fois. »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

L'asphyxie érotique était connue de Bruno Héricourt mais celui-ci ne l'avait jamais pratiquée.

« Veux-tu m'épouser ? » fut la question qui jaillit de la bouche de Bruno Héricourt.

« Maintenant ? »

Elle était étonnée.

« Je n'ai pas prévu de bague comme on le fait dans mon pays mais je dois respecter ma promesse. »

« Oui, je le veux. »

Bruno Héricourt s'échappa des bras de sa promise et se retourna. Le garde était furieux : on perdait du temps et on prolongeait un moment pénible. Malosi Moksha était dans l'embrasement de la porte de la geôle. Il semblait lui aussi contrarié.

« Monsieur le directeur, je présume que vous avez la possibilité de célébrer des mariages en prison ? »

« C'est moi qui officie, en effet, lorsque deux prisonniers veulent se marier ou qu'un prisonnier veut épouser une femme qui le visite. »

« Nous voulons nous marier. »

« Maintenant ? »

« Et vous nous laisserez ensuite une heure ensemble. »

« Pardon ? »

« C'est la condition pour que j'accepte de procéder à l'exécution. »

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

La demande du bourreau perturbait le directeur. C'était inédit. Si le bourreau se désistait, le ministre serait furieux. Et il faudrait recommencer à chercher un nouveau bourreau. Combien d'années cela prendrait-il ? Y avait-il la moindre raison de refuser, mis à part le fait que tout cela provoquerait un retard sur le programme prévu ? La condamnée, ayant tué son mari, était de fait veuve et pouvait donc se remarier. Malosi Moksha réfléchit rapidement.

« J'accepte votre demande à une condition : vous vous engagez à poursuivre votre office de bourreau jusqu'à l'âge normal de la retraite. »

Négociateur pour satisfaire son amour. C'était monstrueux. Bruno Héricourt n'hésita guère.

« C'est d'accord. »

Malosi Moksha soupira. Il donna quelques ordres aux gardes en langue locale. Ils furent surpris.

Lalelei Vao fut menottée et eut les pieds enchaînés comme pour un transfert, lui laissant la possibilité de marcher. L'habituelle procession se mit en marche mais elle ne se dirigea pas vers la petite pièce du fond où attendait la corde. Elle se rendit dans le bureau du directeur. Bruno Héricourt avait pris une main de Lalelei Vao dans la sienne et la caressait.

La cérémonie fut rapide. Quelques minutes tout au plus. Les gardes servirent de témoin. Le plus long fut de préparer, en catastrophe, les documents nécessaires.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Heureusement, toutes les informations avaient été collectées pour le certificat de décès de la condamnée.

La procession ramena ensuite la condamnée dans sa cellule où le bourreau se fit enfermer avec elle. Une heure. Il n'avait qu'une heure. Ils n'avaient qu'une heure. Bruno Héricourt se déshabilla, assis sur le grabat, et Lalelei retira sa tunique. Elle ne lui laissa pas le temps de s'allonger, préférant s'asseoir sur ses genoux avant de s'embrocher sur le phallus turgescent. Elle l'embrassa dans le cou en lui susurrant : « je ne pensais pas faire l'amour dans l'heure qui précéderait ma mort. »

Au bout de l'heure, les gardes vinrent ouvrir la porte. La condamnée remit rapidement sa tunique. Elle fut entravée comme il convenait tandis que le bourreau se rhabillait.

La procession reprit son parcours habituel. Bruno Héricourt plaça la boucle de corde autour du cou de Lalelei Héricourt (car tel était désormais son nom). Il serra. Son épouse, malgré les liens, se dressa sur ses doigts de pieds pour embrasser son bourreau sur les lèvres.

Bruno Héricourt s'éloigna et s'empara du levier. Il la regarda. Elle lui sourit. Elle hocha la tête. Elle disparut. Elle fit osciller la corde quelques instants.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

36

Cette fois, il n'avait pas renoncé au petit verre d'alcool. Il le sollicita auprès de Malosi Moksha. Le directeur l'emmena dans son bureau et lui en offrit même deux. Lui-même en prit un. Ils discutèrent plus d'une heure. Bruno Héricourt put ainsi lui raconter l'histoire qui le liait à la danseuse qu'il venait de tuer.

Enfin, le directeur lui dit qu'il allait ordonner la dépendaison et l'enterrement de la condamnée. Bruno Héricourt insista pour y assister. La petite procession habituelle se reforma donc. Un des gardes poussait une sorte de brouette munie d'un plateau d'un peu moins de deux mètres de long, un autre portait un escabeau plié.

Le directeur déverrouilla une porte et l'ouvrit avant d'allumer la lumière et de faire rentrer tous ceux qui l'accompagnaient. C'était une petite pièce similaire à celle où Bruno Héricourt avait officié le matin même. Elle était située juste en-dessous. Et Lalelei était au bout de sa corde.

En levant la tête, Bruno Héricourt vit la trappe ouverte au-dessus de son épouse.

Un garde installa l'escabeau à côté du cadavre. Un autre garde vint attraper les jambes de la condamnée. En quelques instants, la corde fut retirée

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

d'autour du cou de la condamnée et le corps de celle-ci allongé sur le plateau de la brouette.

La procession sortit de la pièce. Cette fois, c'était la brouette transportant le cadavre qui était devant. Tout ce petit monde sortit par la grande porte de la prison : la brouette ne pouvait pas passer par la porte piéton.

Les gardes s'apprêtèrent à jeter le corps de la condamnée dans la fosse sans ménagement. Mais le directeur leur dit quelques mots en langue locale. Un garde descendit dans la fosse. On put ainsi descendre le cadavre au fond en douceur et veiller à ce qu'il soit correctement allongé. Puis il fallut faire remonter le garde. Enfin, les brouettes de terre furent vidées sur le corps. Les gardes achevèrent de reboucher le trou avec des pelles.

Le directeur planta un petit écriteau où il était marqué à l'encre de Chine « Lalelei Vao » mais « Vao » avait été barré et « Héricourt » marqué au-dessus. Il salua Bruno Héricourt et s'éloigna avec les gardes emportant leur matériel.

Il ne restait sur place que Bruno Héricourt. Il regardait le tas de terre. Il regardait l'endroit où on avait enterré son amour.

Aucune tombe n'était fleurie dans le petit cimetière de la prison. Aucune n'était visiblement visitée.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

37

Bruno Héricourt ne bénéficiait plus du restaurant et du bar de l'hôtel, du moins en formule à volonté. Il ne revint chez lui qu'en milieu d'après-midi. Il n'avait pas mangé le midi mais n'avait pas faim.

La gardienne était payée pour entretenir la villa, faire le ménage, pas pour la cuisine ou le reste. Peut-être pourrait-elle s'occuper de la lessive et du repassage, avec un petit supplément.

Bruno Héricourt avait soif. Il but de l'eau au robinet. Il n'avait pas encore de vaisselle, de provisions. Il avait juste prévu un peu de linge. Le reste arriverait dans le conteneur, d'ici un mois.

Sortant dehors, auprès de sa piscine, une casquette vissée sur la tête, il installa une chaise longue tournée vers l'océan, au plus près de la petite falaise rouge bordant la plage. Le nouveau maître des lieux s'allongea. Il regarda le lointain. Mais que voyait-il ? Des visages. Une vingtaine de visages. Et le dernier était celui de Lalelei. Lalelei Héricourt. Elle était morte sous ce nom qu'elle n'avait porté qu'une heure.

Que c'était-il passé ? Il n'y avait sans doute pas grand'chose à dire. Malosi Moksha avait raconté ce qu'il savait, ce que l'on avait appris au procès, ce qui avait été expliqué dans la presse. Il y avait eu une

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

dispute, les témoins s'étaient inquiétés des cris. C'était inhabituel. Et puis ils avaient trouvé Lalelei prostrée, le cadavre de son mari baignant dans une mare de sang, un couteau planté dans le cou.

Le mari avait-il appris que Lalelei lui était infidèle et voulait le répudier ? Peut-être. Pourquoi refuser la moindre clémence ? Pourquoi vouloir mourir ? Bruno Héricourt aurait dû lui demander, quand ils étaient ensemble. Mais ils n'avaient eu qu'une heure. Une heure pour s'aimer. Pas une heure pour discuter, interroger, enquêter.

Sur l'île de Motu, une femme qui a tué son mari pouvait-elle espérer vivre autrement qu'enfermée dans une geôle ? Comment imaginer cette merveilleuse danseuse pourrir lentement dans un cachot ? Non, il valait mieux qu'elle meure. Il valait mieux qu'elle meure jeune, désirable, encore elle-même.

Le soleil descendit lentement vers les flots. Bruno Héricourt, soudain, s'aperçut de la présence de l'astre alors même qu'il allait disparaître par-delà l'horizon. Il admirait le soleil alors qu'il se mourait, il avait épousé Lalelei alors qu'elle allait mourir.

Mais le soleil se lèverait demain. Bruno Héricourt n'était pas venu vivre sur Motu pour Lalelei. L'île avait bien d'autres attraits. Bruno Héricourt décida d'aller dîner au restaurant de l'hôtel.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

38

En se promenant dans le village, Bruno Héricourt découvrit divers magasins dont il ne s'était pas préoccupé jusque là. Il acheta un peu de vaisselle, de la nourriture et découvrit une graineterie où il acheta de quoi faire pousser des fleurs. Sur Motu, personne n'achetait, semblait-il, de fleurs coupées. Par contre, beaucoup des habitants possédaient de petits jardins où il y avait toujours quelques fleurs. Celles-ci ne s'offraient guère mais, par contre, servaient à décorer autant les demeures que les tenues traditionnelles.

Après avoir préparé et mangé son déjeuner, Bruno Héricourt se rendit au cimetière de la prison. Il prit un premier sachet de graines. Avec son majeur droit, il perça des petits trous dans la motte de terre surmontant la tombe de Lalelei puis y plaça les graines avant de reboucher chaque trou.

Sur chacune de la vingtaine de tombes récentes, il fit de même un petit trou et vint planter une graine. Était-ce un rituel pour se faire pardonner ? Pourquoi vouloir être pardonné par des morts ? Bruno Héricourt ne croyait pas à la vie après la mort, au karma, au Paradis, à l'Enfer, à la réincarnation... ni même à l'âme. Il valait mieux ne pas croire en l'âme car la sienne était perdue. Les morts sont morts, ils ne peuvent

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

plus pardonner. Pourtant, Bruno Héricourt voulait être pardonné, mais par lui-même. N'était-ce pas là le plus important ?

Le bourreau avait apporté avec lui des bouteilles remplies d'eau. Il arrosa avec précautions chaque graine qu'il venait de planter. Quand il eut fini, il regarda son œuvre. Il se dit qu'il y avait des mauvaises herbes sur la plupart des tombes. Il faudrait revenir, les nettoyer, en prendre soin. Oui, Bruno Héricourt leur devait bien ça.

Il regarda les plaques apposées sur chaque tombe. Chacune portait un nom. Chaque mort fut un être humain qui aima et fut aimé. Qui, aujourd'hui, les aimait ? A quoi bon aimer un mort ?

Vingt-et-une tombes. Deux femmes et dix-neuf hommes. Les deux femmes se situaient aux deux extrémités du sinistre alignement. Et personne ne venait. Ou, du moins, personne ne prenait soin de ces tombes de parias, de condamnés, d'exécutés. Entretenir ces tombes ? Oui, Bruno Héricourt leur devait bien ça. Ce serait sa pénitence.

Les mains encore pleines de terre, il rentra chez lui et se doucha. Puis il revint sur la plage, en maillot de bain, par son escalier privé creusé dans la petite falaise rouge. Ses pieds nus avaient perdu l'habitude du sable chaud. L'océan accueillit le bourreau. Il fallait que celui-ci se lave l'âme dans les eaux infinies.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

39

Le conteneur, désormais vide, reposait à l'arrière de la villa, près de la route. Il servirait de débarras. Tout ce que Bruno Héricourt avait voulu conservé de son ancienne vie était désormais rangé dans les nouveaux meubles de la villa. Et tout ce qui n'avait pas pu être ramené de Morbourg mais s'avérait nécessaire avait été acheté sur place. La capitale de Motu, Laumua, était convenablement dotée en magasins de meubles et d'électro-ménager.

Après quelques jours de dépression et de deuil, durant lesquels il avait surtout dormi, Bruno Héricourt s'était remis au travail. Il avait d'abord vérifié que ses investissements dans la société possédant le Matafaga et le Siva Tuinanau avaient été convenablement enregistrés. Il y avait eu un article dans un journal économique local s'étonnant du brutal changement de propriétaire de l'entreprise phare de Samsara, l'un des plus beaux complexes touristiques de Motu. Les anciens propriétaires avaient été surpris du rachat de toutes leurs actions mais semblaient satisfaits du prix obtenu.

Travailler sur Motu ou à Morbourg, quelle différence cela faisait-il ? Un décalage horaire, oui, bien sûr. Mais, surtout, le cadre de vie était bien plus agréable. Et l'argent que Bruno Héricourt possédait le

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

rendait riche à Motu, contrairement à Morbourg. A part cela, rien ne changeait. Il était veuf, c'est à dire célibataire, comme avant.

D'abord tous les jours, puis une fois par semaine, il se rendait au cimetière de la prison. Il avait multiplié les plantations sur toutes les tombes. Le cimetière était devenu un jardin. Et cela avait étonné bien des habitants de Samsara qui venaient, du coup, parfois visiter l'endroit. Quelques uns, découvrant un nom sur une tombe, se souvenaient, soudain, d'un oncle, d'un cousin, qu'ils auraient préféré oublier. Mais, le souvenir étant revenu, ils se sentirent obligés de prier pour le salut de son âme et de planter un bâton d'encens sur la tombe. Bruno Héricourt découvrit un jour un bâton d'encens en train de brûler sur la tombe de Lalelei. Mais il ne sut jamais qui l'avait planté.

Puis, un soir, Bruno Héricourt se décida à se rendre au Siva Tuinanau. Chacun, désormais, le connaissait dans le village de Samsara. On savait qu'il était le bourreau, le jardinier du cimetière et le propriétaire du Matafaga et du Siva Tuinanau.

On le craignait et on le respectait. On craignait le bourreau, on respectait le riche et puissant. Les gens s'écartaient avec déférence de son chemin, même les familles qui préféraient oublier un oncle ou un cousin dont la tombe était désormais fleurie.

Bruno Héricourt savait que la gestion de sa société possédant le Matafaga et le Siva Tuinanau

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

devrait être optimisée. Pour l'heure, il ne s'y était pas encore attaquée.

Quand il arriva au Siva Tuinanau, quelqu'un prévint le directeur qui se présenta à sa table avec toutes les hypocrites courbettes d'un seigneur qui savait que son autorité et sa position sociale pouvaient disparaître par le seul fait d'un mot de son roi. Cela fit sourire Bruno Héricourt. Celui-ci prévint le directeur qu'il n'avait pas encore eu le temps de se pencher sur le club mais qu'il ne tarderait pas. Il lui indiqua quelques points qu'il souhaitait rapidement éclaircir. Ponctuellement, le sourire du directeur disparut un court instant. Bruno Héricourt eut l'impression d'entendre des flots de sueurs glacées couler dans le dos de son salarié.

Le nouveau maître du lieu commanda des cocktails et indiqua qu'il souhaitait que le spectacle commence. Le directeur vint en personne lui apporter sa commande.

Bruno Héricourt commanda une danse privée à chaque danseuse qui se présenta. Elles étaient toutes bien plus jeunes que Lalelei. Toutes n'avaient pas son talent mais certaines étaient douées, il dut en convenir. Lalelei lui avait dit et elle avait raison.

Sachant à qui elles avaient affaire, chaque danseuse fit preuve d'un particulier zèle. Même si toutes furent déçues qu'aucune main ne vienne caresser une de leurs cuisses. Elles savaient que leur nouveau maître

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

était aussi le bourreau et que Lalelei avait été à la fois son amante, son égérie et sa victime. Lalelei, Bruno Héricourt l'apprit bien plus tard, était devenue une sorte de légende, un mythe professionnel pour les danseuses du Siva Tuinanau.

Pour sa première soirée au Siva Tuinanau depuis la mort de Lalelei, Bruno Héricourt se contenta de boire et de bénéficier de danses privées. Puis il rentra chez lui.

Dans son lit, alors que le sommeil commençait à le gagner, le visage et le corps de Lalelei vinrent le visiter. Mais, déjà, la vision se troublait. Les danseuses bien vivantes du Siva Tuinanau se superposaient à Lalelei. Le bourreau devait oublier les visages des morts, même de ceux qu'il avait tués, même de celles qu'il avait tuées, même de Lalelei.

Dans ses rêves, les zombis des condamnés qu'il avait tués ne déambulèrent plus dans le couloir de la mort à la prison de Samsara. Ils assistaient au spectacle du Siva Tuinanau. Et ils admirèrent les danses privées du zombi de Lalelei, une danse privée par exécuté, même de la femme. Et le bourreau, qui regardait cela, n'éprouvait nulle jalousie. Il encourageait même son épouse à être particulièrement sensuelle, à réveiller les morts, à leur redonner l'envie de vivre.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

40

Depuis combien de temps Bruno Héricourt vivait-il sur Motu ? Il lui fallait réfléchir pour répondre. Allongé sur sa chaise longue, il regardait le soleil descendre vers l'océan. Les doigts de l'une de ses mains jouaient avec une chaîne en or qu'il portait autour du cou. Il la laissait, en général, dans un petit coffre bien caché mais, parfois, il ressentait le besoin de la porter. Le lendemain, il la porterait sous une chemise blanche, il en aurait besoin, il le savait.

C'était ce qui lui restait de Lalelei. La maison avait été donnée à la famille Vao, en dédommagement du meurtre de Taufaley. Le juge qui avait condamné à mort Lalelei en avait décidé ainsi. Quant au contenu du coffre et du compte, à la banque, il revenait au mari de Lalelei Héricourt, Bruno Héricourt. Il n'avait gardé que cette chaîne en or. Il n'avait pas voulu de l'argent. Il l'avait laissé aux parents de Lalelei. Ils l'avaient remercié, avec beaucoup de gêne. Ils savaient que Bruno Héricourt était le bourreau et qu'il avait tué leur fille. La famille de Lalelei avait changé de village et, grâce à l'argent de la morte, s'était acheté une série de maisons pour que chaque branche de la famille ait de quoi se loger.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Bruno Héricourt ne se souvenait pas du nom de la fille qui était à côté de lui. Elle était une danseuse du Siva Tuinanau. Elle était assise sur la pelouse et regardait le soleil descendre vers l'océan. Bruno Héricourt glissa les doigts de son autre main dans les cheveux de la fille, lui caressant le crâne et le cou. Elle tourna son jeune et beau visage vers lui. Il regarda son sourire, ses yeux. Elle était comme une chienne fidèle vénérant son maître. Et ce dernier hésitait entre le mépris, le désir et la gratitude.

Regardant le maillot de bain de Bruno Héricourt, la fille changea de position et se mit à genoux. La main qui était dédiée à ses cheveux descendit le long de son dos et vint flatter un postérieur musclé. La fille baissa un peu le maillot pour en extraire l'organe qui s'était signalé en augmentant de volume. Elle veilla à user autant de sa langue que de ses lèvres pour satisfaire l'homme qui, pendant ce temps, lui caressait les fesses.

L'autre main avait saisi, de l'autre côté de la chaise longue, un grand verre. La glace pilée commençait à fondre mais le rhum, le sucre de canne et le trait de citron satisfaisaient bien les papilles de l'homme.

La chaleur qui lui montait du bas ventre contribuait sans doute à son bonheur. Peut-être à cause du contraste avec la fraîcheur du punch. Les yeux brumeux voyaient à peine le soleil disparaître dans l'océan. Qu'importe, il était heureux.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

La fille travaillait bien pour le plaisir de l'homme. Elle était également bonne danseuse et rapportait beaucoup d'argent dans son petit panier tous les soirs. Il lui donnerait un gros pourboire. Bruno Héricourt avait envie d'être généreux. Outre exprimer sa satisfaction, c'était aussi une manière de s'assurer de la motivation des filles qu'il invitait à venir chez lui.

L'après-midi même, elle avait été parfaite. Bruno Héricourt trouvait fatigant d'aller et venir sur une fille. Il préférerait désormais s'allonger sur le dos et laisser la fille travailler. Ses petits coups de reins avaient joué avec le ventre de l'homme. Trop d'alcool, trop de langoustes, trop de sauces, cela finit par laisser des traces. Qu'importe, il était heureux.

Est-ce que l'une des filles remplacerait un jour Lalelei ? Non. Il s'était juré que non. Il préférerait changer de fille, alterner entre celles qui présentaient un vrai talent à le satisfaire.

Regardait-il le soleil se coucher ? Ses yeux se voilaient. L'effet du rhum, sans doute. La fille avait fini son ouvrage et il avait gémi comme il convenait. La fille était restée à genoux et caressait le ventre imposant.

Il fit un effort considérable en se redressant dans sa chaise longue pour embrasser le dessus du crâne de la fille, au milieu de ses cheveux. Elle rit. Il se rallongea aussitôt. Comprimer son ventre était trop désagréable.

Il posa son verre sur le sol puis il attrapa son porte-feuille. Il saisit dedans la somme qu'il voulait et la

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

donna à la fille. Celle-ci se trémoussa de joie et lui embrassa les lèvres. Avec cet argent, un pêcheur et sa famille vivaient un mois. Puis la fille s'éclipsa. Il fallait qu'elle aille travailler, danser au Siva Tuinanau.

Le club et l'hôtel rapportaient largement. Bruno Héricourt passait donc de plus en plus de temps sur la plage, laissant ses placements vivre leur vie sans plus guère d'optimisation. Petit à petit, il avait cessé d'être excité par la chasse spéculative. Il avait placé ses avoirs dans des opérations sur la durée. Il gagnait moins mais, sur Motu, c'était largement suffisant pour être plus que riche.

Peut-être, un jour, quelqu'un lui passerait la corde au cou. Peut-être lui-même. Que deviendraient la villa, les entreprises ? Il avait fait enregistrer un testament. Tout appartiendrait à une fondation au service des danseuses et dirigée par elles, avec un pouvoir de cooptation. Bruno Héricourt leur devait bien ça. Comme entretenir le jardin qu'était devenu le cimetière de la prison était le prix à payer pour son métier de bourreau.

Les doigts s'activèrent de nouveau sur la chaîne en or. L'autre main se saisit de la lettre de Fasmusino Tonu, par terre. Il la relut une nouvelle fois. Il était attendu le lendemain, à la prison, pour une nouvelle exécution.

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Table des matières

1.....	9
2.....	13
3.....	17
4.....	25
5.....	29
6.....	31
7.....	33
8.....	41
9.....	43
10.....	47
11.....	51
12.....	55
13.....	59
14.....	61
15.....	65
16.....	69
17.....	73
18.....	77
19.....	81
20.....	83
21.....	87
22.....	89
23.....	91
24.....	95

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

25.....	101
26.....	105
27.....	107
28.....	109
29.....	113
30.....	115
31.....	117
32.....	119
33.....	123
34.....	127
35.....	129
36.....	137
37.....	139
38.....	141
39.....	143
40.....	147